

Les Signes des Temps

„Quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Fils de l'homme est proche et à la porte.“ Matth. 24 : 33.

5^{ME} ANNÉE, NO. 2.

BALE (SUISSE), AOUT 1880.

50^{ME} NUMÉRO.

LES SIGNES DES TEMPS

JOURNAL MENSUEL

publié par la Société des Adventistes du Septième Jour.

COMITÉ de la Société. { J. N. Andrews,
J. Erzenberger,
Pierre Schild.

PRIX D'ABONNEMENT FR. 5
par an ou par volume de 12 numéros.

S'adresser : Bureau des «SIGNES DES TEMPS»
Bâle (Suisse).

«ILS ONT ABOLI TA LOL.»

PS. CXIX : 126.

LES orgueilleux ont dit : „C'est peu de chose
De renverser les lois du Souverain ;
Qu'importe à Dieu que l'homme se repose
Soit le Sabbat, ou soit le lendemain.“

Ah ! de ta loi sainte
Grand Législateur,
Dans mon faible cœur
Viens graver l'empreinte.

Je veux marcher selon tes décrets,
Car ta Parole
Ne passera jamais.

Ils ont changé ton Sabbat mémorable,
Ton grand repos, tout-puissant Créateur.
Ils l'ont foulé comme un jour méprisable ;
— Ils passeront ainsi qu'une vapeur. . .

A l'âme fidèle
Qui chérit ta loi,
Tu promets, grand Roi,
La vie éternelle.

Ah ! vers ce but dirige mon cœur.
Que ta Parole
Guide mes pas, Seigneur !

E. R. G.

Articles Variés.

COMMENT LE CONCILE DU VATICAN

ÉTABLIT L'INFAILLIBILITÉ DU PAPE.

DEUXIÈME ARTICLE.

NÉANMOINS, sous cette apparence grandiose de magnificence et sous ce grand faste, étaient cachés des germes de controverse amères qui deviendront peut-être un jour des luttes sur tous les points du globe.

Dès le jour de l'organisation de l'ordre des jésuites, l'obéissance a été son mot d'ordre constant. Son fondateur, chevalier espagnol, membre de son ordre militaire, et par sa naissance, et par les dispositions inhérentes à un fils de l'Espagne, apporta dans la Société religieuse qu'il institua, le même pouvoir despotique qui fait de chaque soldat une machine, et le même dévouement

chevaleresque à sa nouvelle maîtresse, l'église, dévouement qui a toujours poussé les chevaliers de son pays natal à venger avec une indignation inexorable la plus légère offense faite à leur dame de prédilection.

Pendant plus de trois siècles, l'ordre qu'il a établi a cherché à s'emparer de la suprématie absolue dans l'église catholique romaine. Dans ses croisades, non-seulement contre les libertés de l'humanité, mais aussi contre les libertés de l'église qu'il a fait profession de servir, cet ordre a remporté des succès divers. Pendant un certain temps, presque maître absolu de l'Europe il abusa du pouvoir qu'il possédait, au point d'être successivement rejeté par décret royal ou législatif de presque tous les états de l'Europe ; jusqu'à ce que, finalement, vers la fin du dernier siècle, il fut entièrement aboli par la bulle de Clément XIV. Cependant une telle institution n'est pas facilement détruite. Dans sa misère, elle gagna les sympathies, même de ceux qui avaient le moins de respect pour ses principes et sa manière d'agir. En moins d'un demi-siècle, depuis le décret d'un pape infaillible qui abolit cet ordre, un autre pape également infaillible le rétablit.

Depuis ce jour-là jusqu'à maintenant, l'esprit de Loyola a lutté pour recouvrer la position qu'il avait perdue. La bataille a été rude. Son histoire, et même les décrets du pape qu'il faisait profession de révéler ont été contre lui. Si Loyola avait des disciples, Pascal en avait aussi, et s'il faut dire la vérité, le siècle, même dans l'église catholique romaine, était plus fécond en Pascals qu'en Loyolas. La France refusa de se courber sous le joug de l'esclavage ; l'Allemagne suivit son exemple ; un grand nombre de catholiques romains d'Angleterre et d'Amérique firent de même, ainsi qu'une grande partie de l'église catholique romaine de l'orient, la minorité de l'Espagne et de l'Italie émancipées, et pendant un temps le pape lui-même.

Son premier pas vers le recouvrement de son ancien prestige et de son pouvoir fut de s'assurer la faveur du pape. C'est ce qui a été fait. Pie IX, qui avait montré au commencement de sa carrière, des idées libérales, et dont la nature charitable et les sympathies politiques l'auraient entraîné vers le libéralisme, si une persistance fanatique dans ses vues religieuses n'avaient pas étouffé leur voix, est devenu l'obéissant instrument de l'ordre qu'il croyait gouverner. Le second pas était d'obtenir un dé

cret d'un Concile Œcuménique déclarant, comme dogme nouveau, auquel désormais tous les fidèles donneraient leur assentiment, l'infailibilité personnelle du souverain pontife romain. L'esprit de Loyola trouva l'esprit du siècle trop puissant pour le faire servir à son dessein. Cet esprit ne pouvait pas directement contrôler l'église, mais il pouvait gouverner le pape. Pour atteindre son but il ne lui restait plus qu'à rendre le pape gouverneur de l'église.

L'ambition du jésuitisme était le premier élément, l'élément dominant dans le Concile Œcuménique ; le second était l'ambition de l'Italie.

Depuis le temps des Césars, l'Italie n'a jamais cessé d'aspirer à devenir maîtresse du monde. Elle recouvra par la ruse la position que les armes des Goths et des Vandales lui avaient arrachée. La force brutale ne pouvait se mesurer avec la finesse italienne ; et, jusqu'à la Réformation, chaque gouvernement était, sauf de rares exceptions, le vassal très-humble et très-obéissant de l'évêque de Rome. Mais la finesse cléricale, quoique extrêmement subtile, ne pouvait se mesurer avec l'intelligence croissante du peuple. L'église elle-même sentit l'effet d'une réformation qui était réellement une révolution, car en France, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, et même finalement en Espagne, il y avait un nombre croissant de prêtres catholiques, dont personne n'osait mettre en doute la fidélité orthodoxe, mais qui ne ployaient plus le genou devant l'idole italienne, et n'offraient plus d'encens sur son autel. Ils croyaient à la sainte église catholique, mais pas à l'église de Rome ; ils croyaient à la sainte église catholique, mais à une église dans laquelle les Français, les Allemands, les Hongrois et les Anglais étaient les frères des Italiens et non point leurs serviteurs.

Ainsi une double rébellion s'éleva simultanément dans l'église, une rébellion de l'intelligence émancipée contre la suprématie jésuitique, une rébellion de la véritable piété et du patriotisme, son frère jumeau, contre le gouvernement despotique de l'Italie. A l'égard de la première, les gouvernements de l'Europe restèrent suprêmement indifférents, mais il n'y eut pas un seul gouvernement en Europe qui ne fût entièrement disposé à favoriser la seconde. On appelait ultramontains ces prélats qui, vivant dans l'Europe septentrionale, assujettissaient aux ordres de Rome leur devoir

envers leur gouvernement, parce que leur serment de fidélité était au-delà des montagnes. Leurs antagonistes qui, avant le Concile, n'avaient jamais été réunis pour former un parti, avaient été désignés par les noms de leurs nationalités respectives, tels que catholiques anglicans ou gallicans, ou quelquefois par le terme plus général de «libéraux.»

Voilà les deux partis qui, le 8 décembre, 1869, se réunissant sous le dôme de la Cathédrale de St-Pierre, semblèrent unir leurs cœurs et leurs voix en profondes dévotions, et rivaliser les uns avec les autres pour rendre un hommage extérieur au souverain pontife, que l'un des partis avait le but d'employer comme instrument pour accomplir son dessein, et à qui l'autre parti voulait résister.

Ces deux partis étaient loin d'être également divisés.

Si le Concile Œcuménique eût été une assemblée représentative, il est à peine douteux que le parti libéral, ou au moins le parti anti-italien, eût obtenu une assez grande majorité. Mais la Sainte Mère Eglise ne conserve pas la réalité du républicanisme, même lorsqu'elle semble employer ses formes. Un évêque est un évêque, soit qu'il représente un diocèse contenant un million d'âmes ou mille âmes, ou soit qu'il n'en représente aucun. Il est clair que, laisser tous les incrédules sans pasteur serait incompatible avec cette charité qui a toujours caractérisé les fondateurs de l'Inquisition, et les prédicateurs de l'évangile selon St-Barthélemy. C'est pourquoi sa Sainteté le pape a trouvé bon d'établir un nombre considérable d'évêques, *in partibus infidelium*, qui pour la plupart résident dans la ville de Rome, probablement parce qu'il n'y a point d'incrédules. Ainsi les Etats du Pape, comprenant une population catholique romaine des trois quarts d'un million, avaient cent quarante-trois votes dans le Concile (qui comptait un nombre total de sept cent soixante-quatre délégués), représentation trois fois plus grande que celle de toute l'Autriche qui possède une population catholique romaine de vingt-deux millions, et presque deux fois aussi grande que celle de la France qui comprend trente-huit millions de catholiques romains. L'Italie est presque entièrement ultramontaine. L'Italie possédant une population de vingt-sept millions, était représentée par deux cent soixante-seize votes, tandis que la France et l'Allemagne réunies, ayant une population catholique romaine presque double de celle de l'Italie, avaient la moitié moins de représentants.* Les évêques américains sont, à peu d'exception près, ultramontains. On supposait que les Américains catholiques au nombre de huit millions jouissaient d'une mesure tellement plus grande de la faveur spéciale de Dieu que les vingt-deux millions d'Autrichiens catholiques, dont les évêques sont anti-romains, que dans le Concile, ils comptèrent pour tout autant, comme interprètes de la volonté divine.

Dans une assemblée aussi solennelle et aussi importante que le Concile Œcuménique, on pourrait croire que la science et la piété auraient prévalu sur le nombre. Mais dans ce Concile le nombre et la science

étaient réunis d'un côté; et de l'autre l'intrigue politique les surpassait. La Chine, dont les paroisses à demi païennes divisent leur culte à peu près également entre la Vierge Marie et le dieu Josh, déclara la volonté de Dieu par la voix de quinze évêques missionnaires, tous créatures du pape et consacrés à sa volonté. L'Allemagne fournit au Concile les hommes les plus savants; la France, les intelligences les plus subtiles et les plus versatiles. Et la France et l'Allemagne, possédant à elles deux un quart de la population catholique romaine du globe, avec presque toute sa science, étaient représentées dans le Concile par un septième à peine de ses membres. Au nombre des représentants de l'ordre des jésuites, il y en avait une multitude qui ne pouvaient lire d'autre langue que la leur, et le latin qui avait le plus d'analogie avec elle. Ce fut un de ces pères qui soutint l'exactitude infaillible des gravures catholiques romaines représentant l'ascension, en affirmant que Jésus-Christ, non-seulement portait les vêtements des prêtres catholiques romains, lorsqu'il enseignait dans la Palestine, mais qu'il continue à en être revêtu dans le royaume de sa gloire, assis à la droite de Dieu le Père. Ignorants dans les sciences, ignorants dans l'histoire, ignorants des affaires qui se passent dans le monde extérieur, comme les Bourbons incapables d'apprendre, mais différents d'eux en ce qu'ils retenaient comme article de foi, que la science est un péché mortel, les théologiens italiens, moines du moyen âge, appartenant véritablement au seizième siècle, quoique lancés par une Providence impénétrable au cœur même du dix-neuvième, ne connaissent pas même les doctrines de leur propre église, et ne peuvent pas, pour la plupart, lire leur Testament, ni même les commentaires des pères grecs, ou les décrets des conciles grecs dans la langue originale. Ces hommes, dont il a été dit: «Si le pape leur ordonnait de croire et d'enseigner qu'il y a quatre personnes dans la Trinité, au lieu de trois ils lui obéiraient;» ces hommes, qui pendant toute leur vie n'ont appris qu'une seule leçon, l'obéissance; ces hommes, créatures du pape, subordonnés à ses volontés, ecclésiastiques sans piété, théologiens sans science, évêques sans office, constituaient la balance du pouvoir dans le Concile du Vatican, et le gouvernaient à leur gré. Un seul de ces moines pouvait neutraliser le vote, la voix, la science d'un Dupanloup, qui avait une cure d'un million et demi d'âmes. Sûrement c'était là une nouvelle application de ce principe de St-Paul: «Mais Dieu a choisi les choses folles du monde, pour confondre les sages; et Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les fortes; et Dieu a choisi les choses viles du monde, et les plus méprisées, même celles qui ne sont point pour anéantir celles qui sont.»

Néanmoins pour ne point faire d'injustice aux pères jésuites, il faut dire qu'ils choisissent leurs chefs avec autant de sagacité que leurs hommes portant fusil. Les derniers sont des soldats, c'est-à-dire des machines; les premiers, des généraux subordonnés. Cette classe comprend des hommes à intelligence pénétrante; quelques-uns réellement savants, quelques hommes loyaux et sincères, aveuglés par une piété superstitieuse; quelquefois possédés par l'ambition ecclésiastique. Dans cette dernière classe, l'archevêque Manning, chef du parti de l'infaillibilité occupait une place préminente.

Le Dr Manning, fils de William Manning M. P., naquit à Londres en 1810, et obtint son grade à Oxford en 1830. En entrant

dans la vie publique, au temps où le mouvement puséiste illustrait les noms de Henry Newman, Dr Pusey, Isaac Wilberforce et E. S. Foulkes, il s'acquittait, par ses sermons publics contre les prétentions de la papauté, une position dans l'église d'Angleterre, qui prépara le chemin pour son élévation rapide, lorsque en 1851 il quitta l'église de ses ancêtres pour celle de Rome. Marié à Miss Wilberforce, sœur de l'évêque de Winchester, et fille du grand philanthrope, il témoigna de la sincérité de ses convictions en abandonnant sa femme, qui s'attache encore à la communion de l'église d'Angleterre, et que, malgré le décret du divorce que la complaisante Rome lui a donné, il continue néanmoins à visiter régulièrement. Son visage et son extérieur définissent le personnage. Sa taille est élancée, son corps fragile, son front haut. Son visage pâle et intelligent, mais décharné, est celui d'un homme d'une profonde science, son air et ses manières annoncent un esprit cultivé et une excellente éducation; mais le feu latent qui brille dans ses yeux révèle l'ambition que Rome n'éteint jamais, mais dont elle sait si bien tirer parti. Ami et compagnon de Gladstone, ayant plein accès à la plus haute société en Angleterre, la connaissant parfaitement, et sachant comment lui faire subir son influence, ritualiste et ascétique de nature, possédant cette qualité particulière d'orgueil qui commande la révérence des inférieurs, mais qui se plait moins à rendre le respect à ses supérieurs, le Dr Manning est de tous les Anglais le mieux adapté à remplir l'office d'un archevêque anglican-romain; et sûrement la vertu n'aura pas sa juste récompense, si sa consécration au pape, et son zèle incomparable en faveur de la suprématie papale absolue ne sont pas couronnés par l'objet de son ambition: le chapeau de cardinal.—*Harper's Magazine, Déc. 1879.*

LA SAMARITAINE.

SECOND ARTICLE.

Jésus n'avait pas encore pris les rafraîchissements qu'il désirait, ni goûté la nourriture que ses disciples lui avaient apportée. Le salut des âmes qui s'en allaient périr absorbait tellement son attention qu'il oubliait ses besoins physiques. Mais ses disciples le supplièrent de manger. Encore plongé dans la contemplation du grand but de sa mission, il leur répondit: «J'ai à manger d'une viande que vous ne connaissez pas.» Ses disciples furent surpris et commencèrent à se demander les uns aux autres qui aurait pu lui apporter de la nourriture en leur absence. Mais Jésus leur dit: «Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre.»

Ce n'était point la nourriture temporelle seule qui le soutenait dans sa vie si pénible, mais ce qui le fortifiait pour ses travaux et l'élevait au-dessus des nécessités de l'humanité, c'était l'accomplissement de l'œuvre qu'il était venu faire. Répondre aux besoins d'une âme affamée et altérée de vérité était quelque chose de plus satisfaisant pour le Fils de l'homme que de manger ou de boire. Il était plein de compassion envers les pécheurs; son cœur débordait de sympathie pour les pauvres Samaritains, qui sentaient leur ignorance et leur misère, et qui attendaient avec anxiété l'avènement du Messie qui éclairerait leurs esprits et leur enseignerait la véritable religion.

Les Juifs s'assuraient dans leur propre

* Voici la statistique:	Popul.	Représ.
L'Autriche (comprenant la Hongrie)	22,000,000	48.
La France	38,000,000	84.
L'Allemagne	12,000,000	19.
La Grande Bretagne	6,000,000	36.
Les Etats du Pape	700,000	143.
Le Reste de l'Italie	26,000,000	133.
Les Etats-Unis	8,000,000	49.

justice; ils ne désiraient nullement d'être éclairés; mais ils attendaient un Sauveur qui les délivrerait de l'esclavage du joug romain, et qui les élèverait au-dessus de leurs oppresseurs. Ils ne pouvaient pas recevoir quelqu'un qui les censurait pour leurs péchés, et qui condamnait leurs vies égoïstes et hypocrites. Ils attendaient un Messie qui règnerait avec une grande puissance terrestre et une grande gloire, qui confondrait et vaincrait les Romains, et établirait les Juifs gouverneurs sur toutes les autres nations.

Jésus voyait un champ d'activité parmi les Samaritains. Devant lui s'étendaient les champs de blé dont le vert tendre étincelait aux rayons dorés du soleil. Contemplant cette scène magnifique, il l'emploie comme symbole: «Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson? Mais moi, je vous dis: Levez vos yeux, et regardez les campagnes qui sont déjà blanches et prêtes à être moissonnées.» Il parlait ici du champ de l'évangile, de l'œuvre du christianisme parmi les pauvres Samaritains méprisés. Il étendait vers eux une main compatissante pour les recueillir dans son grenier. Ils étaient prêts pour la moisson.

Le Sauveur était au-dessus de tout préjugé national; il était disposé à faire part des bénédictions et des privilèges des Juifs à tous ceux qui accepteraient la lumière qu'il était venu apporter dans le monde. Il éprouvait une grande joie de voir même une seule âme venir à lui du sein des ténèbres de l'aveuglement spirituel. Ce que Jésus n'avait pas révélé aux Juifs, et qu'il avait enjoint à ses disciples de tenir secret, fut clairement révélé à la Samaritaine; car Celui qui connaissait toutes choses vit qu'elle ferait un bon usage de sa connaissance, et qu'elle serait un instrument pour en amener d'autres à la vraie foi.

Ce ne fut pas simplement le fait que Jésus dit à cette femme les secrets de sa vie qui lui inspira de la confiance en lui, mais ce fut aussi son regard et ses paroles solennelles qui atteignirent son âme et la convainquirent de la supériorité personnelle de Jésus. En même temps elle sentit qu'il était son ami, plein de compassion et d'amour pour elle. Voilà le caractère du Rédempteur du monde: tandis qu'il condamnait sa vie de péché, il lui montrait aussi sa grâce divine comme remède sûr et parfait. L'amour compatissant du Sauveur ne se restreint pas à une secte ou à un parti.

Comme la Samaritaine se hâta de retourner vers ses amis, répandant sur son passage les nouvelles merveilleuses, plusieurs sortirent de la ville pour aller s'assurer si elle disait la vérité. Un bon nombre de gens quittèrent leur travail pour se rendre au puits de Jacob, pour voir et entendre cet homme remarquable. Ils entourèrent Jésus, et écoutèrent attentivement ses instructions. Ils le pressèrent de questions, et reçurent avec avidité ses explications concernant les choses qu'ils ne pouvaient comprendre auparavant. Ils étaient comme un peuple plongé dans d'épaisses ténèbres, et qui, apercevant un rayon de lumière percer soudain au travers de leur obscurité, s'empressaient de la poursuivre avec ardeur jusqu'à sa source, afin de pouvoir se réchauffer à la lumière et à la chaleur du jour.

Les Samaritains étaient attirés et intéressés par les enseignements de Jésus. Mais ils ne furent pas satisfaits de ce court entretien; ils désiraient ardemment en entendre davantage, et ils souhaitaient que leurs compatriotes aussi entendissent les

paroles merveilleuses de cet homme remarquable. Ils le prièrent de rester avec eux et de les instruire. Pendant deux jours il resta à Samarie, enseignant le peuple. Plusieurs crurent en lui et acceptèrent ses paroles. Jésus était Juif, toutefois, ils se mêlaient volontairement avec ces Samaritains, bravant ainsi les coutumes et la bigoterie de sa nation. Il avait déjà commencé à abattre le mur mitoyen de séparation qui existait entre les Juifs et les Gentils, et à prêcher le salut au monde.

Ces Samaritains étaient dans les ténèbres et la superstition, mais ils n'étaient pas satisfaits de leur condition, et les paroles de Jésus les rassurèrent; car leur esprit avait été troublé de doutes et d'incertitude. Un grand nombre qui étaient venus par curiosité pour voir et entendre ce personnage remarquable furent convaincus de la vérité de ses enseignements, et le reconnurent comme leur Sauveur. Ils écoutèrent avec avidité les paroles qu'il prononça concernant le royaume de Dieu. Dans leur joie nouvelle, ils dirent à la femme: «Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit, que nous croyons; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Christ, le Sauveur du monde.»

Christ, au commencement même de son ministère, blâma ouvertement la moralité superficielle et la piété d'ostentation des Juifs. Il ne conforma point sa vie, ni son œuvre à leurs coutumes et à leurs règles. Il n'agit point sous l'influence de leurs préjugés déraisonnables contre les Gentils. Mais au contraire, il les censura sévèrement pour leur suffisance et leur séparation égoïste d'avec les Gentils. Les pharisiens rejetaient Christ. Ils prétendaient ne point voir ses miracles, ni la vraie simplicité de son caractère. Ils refusèrent de reconnaître sa spiritualité pure et élevée, et toutes les preuves de sa divinité. Ils lui demandèrent dédaigneusement de leur donner un signe afin qu'ils sussent qu'il était véritablement le Fils de Dieu.

Mais les Samaritains ne demandèrent point de signe, et Jésus n'accomplit aucun miracle parmi eux; néanmoins ils reçurent ses enseignements, furent convaincus de leur grand besoin d'un Sauveur, et l'acceptèrent comme leur Rédempteur. Ils étaient donc dans une position beaucoup plus favorable devant Dieu que la nation juive avec son orgueil, sa vanité, sa bigoterie aveugle, ses préjugés, et sa haine amère contre tous les autres peuples de la terre. En face de tous ces préjugés, Jésus accepta l'hospitalité de ce peuple méprisé, il dormit sous leurs toits, mangea à leurs tables, goûta des mets préparés et servis par eux; il enseigna dans leurs rues et les traita avec la plus grande bonté.

Il y avait dans le temple de Jérusalem un mur mitoyen qui séparait le parvis extérieur du parvis intérieur. Il était permis aux Gentils d'entrer dans le parvis extérieur; mais il n'était permis qu'aux Juifs de pénétrer à l'intérieur. Si un Samaritain avait franchi cette limite sacrée, le temple aurait été profané, et cet homme aurait payé de sa vie cette profanation. Mais Jésus, qui était en réalité le fondement et l'auteur du temple, dont les services et les cérémonies n'étaient qu'un type du grand sacrifice qu'il devait accomplir, et qui le désignaient comme étant le Fils de Dieu, entourait les Gentils de sa sympathie et les favorisait de sa présence, tandis que par sa grâce et son pouvoir divins il leur apportait le salut que les Juifs refusaient d'accepter.

Jésus avait passé plusieurs mois en Ju-

dée, et il avait ainsi donné aux gouverneurs d'Israël une occasion favorable d'éprouver son caractère comme Sauveur du monde. Il avait accompli au milieu d'eux plusieurs œuvres puissantes; mais il était néanmoins toujours traité par eux avec soupçon et jalousie. En traversant la Samarie, pour se rendre en Galilée, la réception que lui firent les Samaritains, et l'empressement avec lequel ils écoutèrent ses enseignements, formaient un contraste frappant avec l'incrédulité des Juifs qui avaient dénaturé les prophéties de Daniel, de Zacharie et d'Ezéchiel, confondant le premier avènement de Christ avec sa seconde apparition en gloire et en majesté.

Leur aveuglement était causé par leur orgueil et leur arrogance, car ils ne recherchaient que l'honneur et les trésors du monde. Ils imposaient leur interprétation des prophéties aux Samaritains qui croyaient que le Messie devait venir, non-seulement comme Rédempteur des Juifs, mais aussi comme Rédempteur du monde. Cela causait une grande amertume contre eux de la part des Juifs, qui soutenaient que Christ viendrait pour exalter Israël, et pour soumettre toutes les autres nations. Cette perversion des prophéties avait conduit les Samaritains à rejeter tous les écrits sacrés, excepté ceux de Moïse. Mais leurs esprits étaient préparés à être éclairés, et ils reçurent joyeusement les instructions du Sauveur et ils l'acceptèrent comme étant le Messie promis. E. G. WHITE.

GARDEZ-VOUS DU DÉCOURAGEMENT.

Le découragement est l'une des choses les plus fatales qui puissent arriver dans la vie chrétienne. Un homme sage a dit que, pour surmonter la tentation, trois choses sont nécessaires: la première est le contentement, la deuxième, le contentement, et la troisième, le contentement. Si nous entretenons une disposition d'esprit de gaieté et de contentement, nous pouvons nous attendre à remporter la victoire. C'est lorsque nos cœurs sont défaillants que la tentation a de la puissance. Satan le sait très-bien, et il commence toujours ses attaques en nous décourageant. J'ai une fois entendu une allégorie qui illustre cette vérité d'une manière merveilleuse. Satan réunit un jour ses serviteurs en conseil, afin de s'entendre sur le moyen de faire pécher un homme de bien. Un mauvais esprit s'avança et dit:

—Je le ferai pécher.

—Comment feras-tu? demanda Satan.

—Je placerai devant lui tous les plaisirs du péché. Je lui parlerai de ses délices et de la riche récompense qu'il procure.

—Ah! dit Satan, cela ne réussira pas; il l'a déjà essayé, il n'est pas aussi ignorant que cela.

Alors un autre esprit se présenta, et dit:

—Moi, je le ferai pécher.

—Et que feras-tu? demanda Satan.

—Je lui parlerai des peines et des douleurs de la vertu. Je lui montrerai que la vertu n'a aucun charme, et ne procure aucune récompense.

—Ah! non! s'écria Satan, cela n'aura aucun effet, car il l'a éprouvé, et il sait bien que les sentiers de la sagesse sont des sentiers agréables, et que le chemin de la vertu est le chemin de la paix.

—Eh, bien! dit un autre esprit diabolique, moi je me charge de le faire pécher.

—Et comment feras-tu? demanda Satan.

—Je remplirai son âme de découragement!

—Ah! cela réussira! s'écria Satan. Ce-

la réussira très-bien. Nous le vaincrons maintenant! Et ils réussirent en effet.

«Tout découragement,» dit un ancien auteur, «vient du diable.» Je voudrais que chaque chrétien gardât cette vérité dans son cœur et ne l'oublât jamais. Nous devons fuir tout découragement comme nous fuirions le péché.

LE SECOND AVÈNEMENT.

PAR LE RÉV. E. BICKERSTETH.

D'OÙ CHRIST VIENDRA-T-IL ?

Il viendra du ciel. Actes 1 : 10, 11 ; Actes 3 : 20, 21 ; 1 Thess. 1 : 10 ; 4 : 16.

DE QUELLE MANIÈRE VIENDRA-T-IL ?

Il viendra dans la splendeur et dans la gloire. Marc 14 : 62 ; Matth. 24 : 30 ; 26 : 64 ; 16 : 27.

Subitement, lorsqu'on ne l'attend pas :—

Comme un larron. Matth. 24 : 43, 44 ; 1 Thess. 5 : 2 ; 2 Pier. 3 : 10.

Comme un filé. Luc 21 : 34, 35 ; Apoc. 16 : 15 ; 3 : 3.

Comme l'éclair. Luc 17 : 24 ; Matth. 24 : 27.

Comme le déluge. Matth. 24 : 37-39 ; Luc 17 : 26.

Comme la destruction de Sodome. Luc 17 : 28-30.

DANS QUEL BUT VIENDRA-T-IL ?

Il viendra pour détruire ses ennemis.

Ps. 2 : 9 ; 110 : 5, 6 ; Esa. 63 : 6 ; Mal 3 : 5 ; 4 : 1 ; 2 Thess. 1 : 7-10 ; 2 : 8 ; Jude 14 : 15 ; Apoc. 19 : 11-15.

Pour ressusciter ses saints qui dorment dans la poussière de la terre. Job 19 : 25, 26 ; 1 Cor. 15 : 22, 23 ; 1 Thess. 4 : 14-16.

Pour transmuier et glorifier les saints vivants à sa venue. 1 Cor. 15 : 51, 52 ; 1 Thess. 4 : 17 ; 1 Jean 3 : 2.

Pour juger la terre. Jude 14 : 15 ; Ps. 96 : 13 ; Apoc. 19 : 11.

Pour en prendre possession et y régner avec ses saints éternellement. 149 : 5-9 ; Esa. 24 : 23 ; Dan. 7 : 13, 14, 18, 22, 27 ; Zach. 14 : 9 ; Luc 22 : 29, 30 ; 2 Tim. 2 : 11, 12 ; 4 : 8 ; Apoc. 2 : 26, 27 ; 3 : 21 ; 5 : 10 ; 20 : 4 ; 1 Cor. 6 : 2, 3.

QUAND VIENDRA-T-IL ?

Après que les puissances des cieux auront été ébranlées. Luc 21 : 25-28 ; Matth. 24 : 29, 30. Marc 13 : 24-26.

Dans un temps de paix. Matth. 24 : 37-42 ; Luc 17 : 26-30 ; 21 : 34-36 ; 1 Thess. 5 : 2, 3.

Bientôt après que la sixième fiole aura été versée sur la terre. Apoc. 16 : 15.

Quand les méchants serviteurs diront dans leurs cœurs : « Mon Maître tarde à venir. » 2 Pier. 3 : 3, 4 ; Jude 14, 15, 18 ; Matth. 24 : 48-51.

Quand l'évangile éternel aura été proclamé partout la terre. Apoc. 14 : 6, 7.

Quand les jugements seront tombés sur le quatrième empire. Dan. 7 : 9-13.

Quand les temps des Gentils seront accomplis. Luc 21 : 24-27 ; Actes. 15 : 14-16 ; Rom. 11 : 25, 26.

QUEL EST NOTRE DEVOIR CONCERNANT SA VENUE.

Notre devoir est de veiller. Luc 12 : 37 ; Matth. 24 : 42.

De prier. Marc 13 : 33 ; Luc 21 : 36.

D'attendre. 2 Thess. 3 : 5 ; 1 Cor. 1 : 7 ; Tite 2 : 13 ; Phil. 3 : 20.

De nous préparer. Luc 12 : 35, 36, 40 ; Matth. 24 : 44.

D'avoir de l'huile dans nos lampes.

Matth. 25 : 1-13.

De faire valoir nos talents pour notre

Maître. Matth. 25 : 14-30 ; Luc 19 : 12-17.

De prendre soin des enfants de Dieu qui sont dans l'affliction. Matth. 25 : 31-46.

D'être revêtu de la robe de noces.

Matth. 22 : 11.

Ne méprisez point les prophéties.—1

Thess. 5 : 20.—Plusieurs considèrent qu'il est peu sage et dangereux d'étudier les prophéties non accomplies. Toutefois en fai-

sant ainsi, ces personnes condamnent ce que Dieu approuve ; car l'étude des prophéties est enjointe par précepte.

« Nous avons aussi la parole des prophètes qui est très-

ferme, à laquelle vous faites bien de vous attacher, et qui était comme une lampe qui éclairait dans un lieu obscur, jusqu'à ce que

le jour commençât à luire, et que l'étoile du matin se levât dans vos cœurs. » Nous sommes stimulés à cette étude par l'exem-

ple : « C'est ce salut qui a été l'objet de l'exacte recherche et de la profonde méditation des prophètes qui ont prophétisé

touchant la grâce qui vous était destinée ; tâchant de découvrir pour quel temps et pour quelles conjonctures l'Esprit de Christ

qui était en eux, et qui rendait témoignage à l'avance, leur faisait connaître les souffran-

ces de Christ, et la gloire dont elles seraient suivies. » Et nous sommes encouragés

par des promesses à étudier les prophéties. « Heureux celui qui lit, et ceux qui écoutent

les paroles de cette prophétie et qui gardent les choses qui y sont écrites ; car le temps est proche. » Ayant ainsi précepte, exemple

et promesse, pourquoi quelqu'un hésiterait-il à étudier diligemment les livres prophé-

tiques ? Il est vrai que les choses cachées appartiennent à l'Éternel, mais ce qu'il a

révélé n'est plus secret. Nous ne devons pas être plus sages que ce qui est écrit, mais nous devons être aussi sages que ce qui est

écrit, surtout quand tant de choses sont écrites concernant ces derniers temps dans

lesquels nous vivons.

« Sûrement le Seigneur, l'Éternel, ne fera rien qu'il n'ait révélé son secret aux prophètes, ses serviteurs. » Amos 3 : 7.

« Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent, et son alliance pour la leur faire connaître. » Ps. 25 : 14.

JE VOUDRAIS NE L'AVOIR JAMAIS ENTENDU.

PAR J. R. COLKINS.

UNE personne qui avait reçu la connaissance de la « vérité présente » disait un jour :

« Je voudrais bien n'avoir jamais entendu ces choses ; je voudrais n'être jamais né. »

Et pourquoi ce raisonnement ? Simplement parce qu'une croix se présentait à cet homme et il fallait qu'il quittât la mondanité.

Je parlai du cas des enfants d'Israël. Ils étaient venus jusque sur les frontières de la

Terre-Promise, puis, parce que quelques-uns des espions firent un mauvais rapport du

pays, ils dirent : « Plût à Dieu que nous fussions morts au pays d'Égypte ou dans ce désert ! Plût à Dieu que nous fussions

morts ! Nomb. 14 : 2. Remarquez combien ces propos étaient inconsiderés et insensés ! Qu'est-ce qui aurait été le plus sage et le meilleur, mourir en cherchant à entrer dans la Terre-Promise, ou mourir en

Égypte ou dans le désert ?

J'entends bien souvent des chrétiens de nos jours dire : « Je sens que je ne puis pas être un chrétien ; je ne puis obtenir la

vie éternelle. » Et quelques-uns abandonnent la lutte ; mais la voix de Caleb résonne, et nous adresse distinctement ces mots : « Montons hardiment, et possédons ce pays-là ; car certainement nous y serons les plus forts. »

Et vous qui hésitez à accepter la vérité souvenez-vous que Christ dit que si seulement vous voulez tout quitter pour le suivre, vous recevrez dans cette vie cent fois plus que vous n'abandonnez pour son nom, et dans le siècle à venir, la vie éternelle.

LES JÉSUITES EXPULSÉS, LES CONDAMNÉS AMNISTIÉS.

IL y a dans l'histoire des républiques, des heures tellement solennelles et graves que l'avenir les imprime en caractères d'or sur les pages les plus sublimes de ses annales. Ces heures suffisent parfois pour glorifier une époque, pour illustrer un gouvernement. Eh bien, la France traverse aujourd'hui une de ces heures. Se souvenant des exemples de sa sœur aînée, dix-sept cent quatre-vingt-treize, elle est en train de célébrer sa consolidation définitive par deux actes politiques qui auront, sans nul doute, le plus grand retentissement et qui soulèveront, à côté des clameurs d'indignation, des hourras d'enthousiasme et de joie. Disons-le bien vite et bien haut : elle exclut tout simplement l'ordre des jésuites et en même temps elle amnistie les malheureux condamnés de la Commune. D'une part, soulèvement contre le mal ; d'autre part, pardon et grâce à celui qu'un aveugle mobile a jeté dans le crime. Elle délivre les familles de l'exécration obsession d'une caste religieuse aussi puissante et riche que pernicieuse et redoutable ; mais, en même temps, et par une compensation sublime, elle rend aux mères encore tout éplorées leurs fils bannis et transportés hors de leur patrie bien-aimée ; aux épouses, leurs maris lâchement et aveuglément condamnés à l'exil : elle tire du cachot, pour les restituer à leurs fils, à leurs filles, à leur famille, au soleil, au grand jour, ceux qu'un entraînement immodéré de la passion politique y avait injustement plongés. Sainte et superbe entreprise que cette double tâche qui est à la fois une œuvre de haute justice et un élan de cœur ! Car, disons-le en passant, il faut qu'un gouvernement ait du cœur ; et sa mission, s'il veut se faire aimer de son peuple, et tout autant faite de clémence que de rigueur.

Voilà donc la France débarrassée de cette plaie que notre constitution de 1774 a supprimée d'un trait de plume et sans rémission. Voilà Loyola hors de ce beau territoire qu'il infectait de ses manœuvres cupides et de ses principes immoraux. Le voilà traqué, hué, conspué, maudit, chassé, vilipendé ; le voilà donc mis à la porte des établissements non voués à l'instruction que son or avait orgueilleusement édifiés ; et chanoines-réguliers, ordres-mendiants, moines et congrégations sont liquidés céans comme ils le furent en 1594 sous Henri IV, assassiné par Ravallac, comme ils le furent en 1762 sous Louis XV, malgré l'orgueilleuse réponse du général Ricci : *sint ut sunt aut non sint!* (qu'ils soient comme ils sont ou qu'ils ne soient pas !); comme ils le furent enfin le 21 juillet 1774, dans ce bref si connu qui fit de Clément XIV une des gloires du trône pontifical ! Ah ! il était grand temps que la société de Jésus reçût ce grand coup sans lequel elle ne pouvait s'éteindre !

Arrivons au contraste. Purger la chré-

tienté française d'un vice qui, à lui seul, aurait suffi pour motiver tous les reproches d'abus qu'on lui fait; réduire ainsi hardiment à rien ce que de longs siècles n'ont pu détruire, malgré les horreurs que chaque jour dévoilait, voilà qui est bien;—mais ce qui est mieux encore, c'est de reconstituer, dans un immense élan de pardon et d'oubli, les familles désagrégées par le baigne et l'exil; c'est de rendre leur patrie à ces malheureux qui gémissent sur des plages étrangères et malsaines; c'est de supprimer la proscription, c'est de ne plus se souvenir du crime inconsciemment commis, c'est de pardonner à celui qui a failli! Oui, disons-le hautement, c'est là une des auréoles de la République française, et ce chef-d'œuvre politique restera l'un des plus beaux fleurons de la couronne que l'histoire lui tressera. La presse ultramontaine a beau crier à l'anathème et au scandale; ce qui est grand reste grand et rien n'en diminue. Le *Pays* et la *Liberté* peuvent faire du tapage tout à leur aise: ils ne parviendront pas à effacer du fronton de l'année qui s'écoule le décret d'expulsion et le décret d'amnistie!

La France de 1793 ne désavouerait pas sa sœur cadette de 1880! et pendant que les jésuites évacuent de leurs couvents, pendant que l'exilé aborde, en pleurant de joie, sur le sol natal, et tend les bras à ceux qui sont ses bien-aimés, la République de la grande révolution tendrait la main à la République de la paix!

Partez, jésuites; revenez, chers proscrits! — *Le Jura Bernois, du 6 juillet.*

LES PRIÈRES DE NOTRE SAUVEUR.

Le volume inspiré montre que la vie de notre Sauveur abondait en prières à son Père céleste.

Nous le voyons d'abord en prière tout au commencement de son ministère: «Jésus fut aussi baptisé; et pendant qu'il priait, le ciel s'ouvrit.» Luc 3: 21.

Ensuite nous le contemplons priant pendant son sermon sur la montagne, lorsqu'il prononça pour la première fois la prière dominicale. Matth. 6: 9.

Plus tard dans son histoire, dans une occasion différente, nous le trouvons répétant à peu près la même prière. Luc 11: 4.

Vers le commencement de ses miracles, après avoir obtenu un grand succès, il sort sur une montagne près de Capernaüm pour prier, longtemps avant le jour. Marc 1: 35.

Lorsque ses ennemis s'excitaient fortement contre lui, il passa toute une nuit en prières et le lendemain, il choisit ses douze apôtres. Luc 6: 12.

Une autre fois nous le voyons priant dans le désert. Luc 5: 16.

De nouveau, nous lisons qu'il se trouve seul en prière. Luc 9: 18.

Et encore nous le voyons, entouré d'une grande multitude; des mères lui présentent leurs enfants, le suppliant de leur imposer les mains et de prier pour eux. Matth. 19: 13-25.

Après avoir rassasié les cinq mille hommes avec les cinq pains, nous voyons qu'il se retire, le soir, sur une montagne, près de la mer de Galilée, et y passe la plus grande partie de la nuit. (environ jusqu'à trois heures du matin) puis il vient vers ses disciples, marchant sur la mer. Matth. 14: 23-25.

A la tombe de Lazare, sympathisant profondément avec la famille affligée du défunt, Jésus frémit en lui-même (probablement il priait mentalement), ensuite il offre une

prière d'actions de grâces. Jean 11: 33, 38, 41, 42.

Ensuite, nous le voyons en prière sur une montagne près de la mer de Galilée lors de sa transfiguration. «Jésus prit avec lui Pierre, Jean et Jacques, et monta sur une montagne pour prier. Et pendant qu'il priait, son visage parut tout autre, et ses habits devinrent blancs et resplendissants comme un éclair.» Luc 9: 28, 29.

Quelques jours avant sa mort, il prie et on entend une voix du ciel qui lui répond. Jean 12: 17, 28.

La plus complète de toutes ses prières, dont nous ayons le récit, est celle qu'il fit aussitôt après avoir institué la sainte cène, et achevé le sermon qui suivit cette institution. Jean 17.

Et maintenant, suivons-le dans les allées sombres et solitaires du jardin de Gethsémané. Seul, à quelque distance de Pierre, de Jacques et de Jean, au moment critique de la rédemption, il prie trois fois avec la plus grande ferveur, et toutefois avec une entière soumission à la volonté divine. Matth. 26: 39-44.

Et enfin sur la croix, il prie pour ses ennemis: «Mon Père, pardonne-leur,» etc., puis en priant, il remet son esprit entre les mains de son Père. Luc 23: 34, 46.

Dans quatre occasions différentes après la résurrection, il prononce une bénédiction sur ses disciples. Tel fut le dernier acte de sa vie sur la terre. «Il les mena ensuite hors de la ville jusqu'à Béthanie, puis élevant ses mains, il les bénit. Et il arriva, comme il les bénissait, qu'il se sépara d'avec eux, et fut élevé au ciel.» Luc 24: 50, 51.

Nous pouvons observer que souvent notre Sauveur priait étant seul, quelquefois lorsque deux ou trois étaient réunis, quelquefois dans un cercle social plus étendu, et parfois dans une grande assemblée. Il priait quand les tentations étaient devant lui, après avoir obtenu de grands succès, ou dans des temps de grandes épreuves, ou bien quand il allait accomplir quelque œuvre importante.

Comme Souverain Sacrificateur pour nous, il est maintenant entré dans le lieu très-saint, dans le véritable tabernacle, et là «il est toujours vivant pour intercéder» pour nous.

Lorsqu'il enseigna que les hommes doivent toujours prier, il pratiquait lui-même ce qu'il nous prêchait, et puisqu'il enseignait et par précepte et par exemple, et que la Bible présente le sujet si fréquemment et sous tant de formes diverses, la prière doit être un agent puissant dans l'économie de la grâce. «Seigneur, enseigne-nous à prier!»

UN BON EXEMPLE.

UNE correspondante de l'*Independent*, journal américain, écrit ce qui suit concernant Madame la Présidente des Etats-Unis.

«Puisqu'on a beaucoup parlé et écrit au sujet des principes de tempérance de l'épouse de notre Président, j'aimerais présenter une autre phase de son caractère, comme exemple à toutes les femmes.

«Il y a 25 ans que j'é la connais, et je ne l'ai jamais entendue parler en mal de personne. Je lui demandai un jour, comment il se faisait qu'elle était si prudente à cet égard, sachant moi-même qu'elle était tentée aussi bien que qui que ce soit de se servir de sa langue au détriment des autres. Elle me répondit que, chaque soir avant d'aller se livrer au sommeil, son mari avait l'habitude de lui demander: «N'avons-nous rien dit contre quelqu'un aujourd'hui?»

«Je sais que j'entre ici dans l'intimité de la vie privée, mais puisque cette dame occupe maintenant une place si préminente, je ne puis m'empêcher de faire connaître cet incident pour le bien général. Peut-être ne pensera-t-elle jamais qu'elle possède ce trait de caractère, et il se peut qu'elle ne se souvienne pas du tout de m'avoir fait cette remarque; mais les années n'ont jamais pu l'effacer de mon esprit.

«En vue du fait que les commérages et la médisance sont les maux prévalant de nos jours, surtout chez les femmes, l'exemple de cette personne distinguée ne peut être trop hautement loué.»

LE JOUR DE L'ÉTERNEL.

SECONDE PARTIE.

PAR LE PASTEUR D. T. BOURDEAU.

TEXTE: AMOS 5: 18-20. «Malheur à vous qui désirez le jour de l'Éternel! De quoi vous servira le jour de l'Éternel? Ce sont des ténèbres, et non pas une lumière. C'est comme si un homme s'enfuyait de devant un lion, et qu'un ours le rencontrât; ou qu'il entrât à la maison, et appuyât sa main sur la paroi, et qu'un serpent le mordit. Le jour de l'Éternel, ne sont-ce pas des ténèbres, et non une lumière? Et l'obscurité n'est-elle point en lui, et non la clarté?»

ÉCOUTONS encore la Parole du Seigneur sur la nature de ce grand jour:

«Voici, la journée de l'Éternel vient: elle est cruelle; elle n'est que fureur et ardeur de colère, pour réduire le pays (la terre, trad. angl.) en désolation; et il en exterminera les pécheurs.» Esa. 13: 9. «Et ils entreront dans les fentes des rochers, et dans les quartiers des rochers, à cause de la frayeur de l'Éternel, et à cause de sa gloire magnifique, quand il se lèvera pour punir la terre.» Chap. 2: 21. «Le pays (la terre, trad. angl.) sera entièrement vidé et entièrement pillé; car l'Éternel a prononcé cet arrêt.» «La terre s'est entièrement brisée, la terre s'est entièrement écrasée, la terre s'est entièrement remuée de sa place. La terre chancelera entièrement comme un homme ivre, et sera transportée comme une loge.» Chap. 24: 3, 19. «J'ai regardé la terre, et voici, elle est sans forme et vide; et les cieux, et il n'y a point de clarté. J'ai regardé les montagnes, et voici elles branlent, et toutes les collines sont renversées. J'ai regardé et voici, il n'y a pas un seul homme, et tous les oiseaux des cieux se sont enfuis.» Jér. 4: 23-25. «Et en ce jour-là ceux qui auront été mis à mort par l'Éternel seront étendus depuis un bout de la terre jusqu'à son autre bout. Ils ne seront point pleurés, et ne seront point recueillis, ni ensevelis; mais ils seront comme du fumier sur le dessus de la terre. Vous, pasteurs, hurlez et criez; et vous, magnifiques du troupeau, vautre vous dans la poudre; car les jours déterminés pour vous massacrer et les jours de votre mort sont accomplis, et vous tomberez comme un vaisseau désirable.» Chap. 25: 33, 34, etc.

«Plusieurs me diront en ce jour-là: Seigneur! Seigneur! n'avons-nous pas prophétisé en ton nom? et n'avons-nous pas chassé les démons en ton nom? et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom? Mais je leur dirai alors tout ouvertement: Je ne vous ai jamais connus: retirez-vous de moi, vous qui vous adonnez à l'iniquité.» Matth. 7: 22, 23. «Mais comme il en était aux jours de Noé, il en sera de même de l'avènement du Fils de l'homme. Car, comme aux jours avant le déluge les hommes mangeaient et buvaient, se mariaient, et donnaient en mariage, jusqu'au jour que Noé entra dans l'arche; et ils ne connurent

point que le déluge viendrait, jusqu'à ce qu'il vint et les emporta tous, il en sera de même de l'avènement du Fils de l'homme. Chap. 24 : 37-39. «Le jour du Seigneur viendra comme le larron en la nuit. Car quand ils diront : Nous sommes en paix et en sûreté, alors il leur surviendra une subite destruction, comme le travail à celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point. Mais quant à vous, mes frères, vous n'êtes point dans les ténèbres, de sorte que ce jour-là vous surprenne comme le larron.» 1 Thess. 5 : 2-4.

«Et le ciel se retira comme un livre qu'on roule; et toutes les montagnes et les îles furent remuées de leurs places. Et les rois de la terre, les princes, les riches, les capitaines, les puissants, tout esclave, et tout homme libre, se cachèrent dans les cavernes et entre les rochers des montagnes. Et ils disaient aux montagnes et aux rochers : Tombez sur nous, et cachez-nous de devant la face de celui qui est assis sur le trône, et de devant la colère de l'Agneau; car la grande journée de sa colère est venue; et qui est-ce qui pourra subsister?» Apoc. 6 : 14-17. «Et le reste [des méchants] fut tué par l'épée qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval [c'est Christ à sa venue]; et tous les oiseaux furent rassasiés de leur chair.» Apoc. 19 : 21.

Tous les méchants qui seront alors en vie seront détruits; mais les saints seront enlevés et iront dans la maison du Père, la Jérusalem céleste, pour y régner mille ans, et leur règne pendant les mille ans consistera à juger les méchants avant leur résurrection. 1 Thess. 4 : 16, 17; Jean 14 : 1-6; 13 : 33-36; Apoc. 14 : 1-3; 15 : 2; 19 : 1, 2; 20 : 4; 1 Cor. 6 : 1-3; Matth. 19 : 28, etc.

Ce ne sera qu'à la fin des mille ans que la conflagration et le renouvellement de notre terre auront lieu, que les saints reviendront sur la terre, et que la terre sera remplie de la gloire et de la connaissance de l'Eternel. Apoc. 20 : 7; 21 : 1; Nomb. 14 : 21; Esa. 11 : 9; Hab. 2 : 14.

D'ailleurs la terre pendant les mille ans ne sera pas en état d'être habitée, ni par les pécheurs, ni par les justes; car à la seconde venue de Christ et au commencement des mille ans, la terre sera «ébranlée» «entièrement brisée», «entièrement écrasée», et «remuée de sa place», et elle sera «sans forme et vide», les villes des nations étant tombées et les îles et les montagnes ayant été remuées de leurs places. Hébr. 12 : 26; Apoc. 16 : 18; 6 : 14-17; Esa. 24 : 18-22; Jér. 4 : 23, 24; 25 : 30; Joël 3 : 16. Certes la terre alors présentera l'aspect d'un grand «abîme» (Apoc. 20 : 1, 3; Gen. 1 : 1, 2), et sera le lieu propice pour Satan qui aura été la cause de ce désastre, et qui pendant les mille ans pourra, étant lié, inactif, les méchants ayant été détruits, réfléchir sur sa conduite passée et sur le lot qui l'attend dans l'étang de feu à la fin des mille ans. La chaîne dont Satan sera lié doit être le symbole de son inactivité. Sous ce rapport, il en sera de lui comme il en est d'un criminel qui est lié de chaînes. Il sera délié à la fin des mille ans par la résurrection des méchants, qui lui fourniront de l'occupation pour un peu de temps.

De quelle inconséquence sont coupables ceux qui, tout en admettant que la conflagration finale aura lieu à la fin des mille ans, prétendent que notre terre sera habitée par les justes, etc., pendant les mille ans! Selon eux les saints doivent posséder et améliorer au moins une partie de la terre pendant les mille ans, et à la fin des mille ans, leur héritage et leur travaux durant cette période doivent être gâtés!—que dis-je?

—détruits!! Cette doctrine est contraire à la raison, et est indigne de Celui qui est la Sagesse même. L'héritage des saints ne sera jamais mutilé, ils le posséderont éternellement, et les méchants ne le souilleront jamais.

Ne nous faisons donc pas illusion quant à la nature du jour de l'Eternel, de peur que, sans le vouloir, nous ne disions : «Paix et sûreté» lorsqu'une subite destruction est sur le point d'arriver, de peur que le jour du Seigneur ne nous surprenne comme le larron, et que le malheur que Dieu a prononcé dans notre texte ne tombe sur nous. Désirons le jour de l'Eternel, tel que sa Parole nous le représente, nous préparant à le rencontrer. Souvenons-nous que ce ne sont pas tous ceux qui disent : Seigneur! Seigneur! qui entreront dans le royaume des cieux, mais seulement ceux qui font la volonté de notre Père qui est aux cieux. Matth. 7 : 21. Ne nous contentons pas d'avoir la forme de la piété sans en posséder la force. Quel que soit notre avancement dans la piété, cherchons l'Eternel, cherchons la justice et la débonnairété, et perfectionnons la sanctification en gardant de mieux en mieux les commandements de Dieu et la foi de Jésus, afin que nous soyons mis en sûreté au jour de la colère de l'Eternel. Soph. 2 : 1-3; Apoc. 14 : 9-12.

Paroles d'Avertissement.

NOTRE JEUNE PASTEUR.

Il y avait environ un an que j'avais été ordonné pasteur, lorsque mon compagnon d'études, Charles Montgomery, fut appelé à remplir un poste dans la paroisse voisine. La perspective de son installation me causa le plus grand plaisir; et après la prière d'ordination, personne ne lui serra la main plus cordialement que moi. Le service tout entier n'eût rien laissé à désirer sans un incident qui en troubla quelque peu l'harmonie. Selon la coutume, l'assemblée donna un dîner à cette occasion. La grande salle du Taureau Noir, dans laquelle on se réunit, était ornée de diverses devises, et les tables étaient couvertes de tout ce qu'on pouvait trouver de délicieux. Un monsieur occupant une haute position dans la société, et jouissant d'une grande estime dans l'esprit de l'assemblée, présidait au repas. Lorsque le président se leva pour porter le premier toast, Jamie Fairly se leva aussi. Ce Jamie était considéré par quelques-uns comme un homme de caractère. Il avait du talent pour les fines reparties, et dans les réunions de Tempérance et les réunions de prières il était généralement le favori de tous; de plus, sa bonté, sa conduite conséquente, et sa libéralité bien connue, le recommandaient aux autres membres de l'église qui l'avaient récemment élu pour exercer la charge d'ancien. Lorsque ce repas avait été proposé, il avait menacé de faire une opposition à l'usage des liqueurs enivrantes à la table même du dîner, et aux dépens de l'assemblée. Fidèle à sa parole, il se leva avec assurance, la Bible en main, et s'écria à haute voix : «Malheur, malheur à celui qui fait boire à son compagnon, lui approchant la bouteille et l'enivrant!» Voici l'assemblée des anciens qui s'est déjà réunie trois fois pour considérer la conduite de notre dernier pasteur qui s'est perdu par la boisson, et qui nous a aussi presque perdus, la voici, cette assemblée, réunie aujourd'hui pour l'installation de ce jeune homme, notre nouveau ministre, qui

lui présente ce qui même nous a fait tant de mal. Le vin est... ; le reste de la phrase se perdit dans le bruit, quelques-uns poussaient des vivats, d'autres des huées, tandis qu'une demi-douzaine d'individus prient Jamie par force et le firent asseoir; mais l'effet de ses paroles fut visible, car un grand nombre de verres restèrent vides et les toasts ne reçurent qu'une faible approbation.

Me tournant vers mon jeune frère, j'exprimai l'espoir que l'incident, qui venait de se passer le conduirait à considérer soigneusement la position qu'il devait prendre concernant la cause de la tempérance. «La résolution, dit-il, que j'ai prise de me tenir à distance des deux partis a seulement été confirmée.» «Je regrette vivement, lui répondis-je, ce malencontreux incident, mais comment pouvez-vous vous tenir loin des deux partis? Si aujourd'hui vous élevez votre verre en réponse à un seul toast, vous prenez un parti, et ce parti est contre la cause de la tempérance;» mais à mon chagrin et à celui de beaucoup d'autres personnes, il se joignit aux autres pour boire chaque fois que l'on portait un toast. Il faut dire qu'il y avait dans sa congrégation, plusieurs infortunés qui étaient sur le bord du gouffre de l'intempérance; quelques-uns déjà en avaient franchi les limites; et cette nuit ne s'écoula pas sans que plus d'un ne s'avancât vers sa ruine, sous les yeux de celui qu'ils avaient choisi pour veiller sur leurs âmes. Malgré cela, le ministère de Charles Montgomery promettait d'être populaire. De nombreux auditoires venaient écouter ses admirables sermons; l'école du dimanche donna des marques d'un réveil spirituel, et à la grande satisfaction des anciens et des diacres, les places se louaient bien, et le fonds pour l'entretien de l'église offrait le résultat le plus satisfaisant. Cette popularité procura au jeune pasteur de nombreuses invitations à des dîners, des soupers et à des pique-nique, mais peu s'en fallut que cette popularité ne se trouvât être sa ruine. Des bruits commencèrent à circuler secrètement sur son compte; on disait qu'il prenait plus de vin qu'il ne lui en fallait. A peu près vers cette époque, un incident très-significatif arriva dans une de ses séances. Un membre de son église, nommé Walter Smith, fut appelé à répondre à des accusations portées contre lui, pour sa dissipation habituelle. Comme la plupart de ceux qui se trouvent dans ces circonstances, il éluda du mieux qu'il put les questions de ses surveillants spirituels. «Mais pour en venir au fait,» lui dit Mr Montgomery, qui se sentait maintenant quelque peu à l'aise dans le fauteuil de président, «n'étiez-vous pas très-tapageur ce soir-là, et n'avez-vous pas tenu plusieurs propos insensés?» «Tapageur! répliqua Walter, le fait d'être tapageur prouve-t-il qu'on est ivrogne? Voyez Jamie Fairly [et en même temps, il regarda celui qui, au souper d'ordination, avait été l'auteur du tumulte par le moyen de son discours en faveur de la tempérance], quand est-ce qu'il ne fait pas du bruit? Mais diriez-vous que c'est un ivrogne?» Les anciens sentirent que, quelque habile qu'eût été leur ministre dans leur estimation, il avait trouvé son égal en finesse. Après être revenu de l'hilarité qu'avait occasionnée cette répartie, Mr Montgomery se fortifia pour continuer la lutte. «Eh bien! Walter, n'admettez-vous pas, que vous prenez un verre de trop?» «Il y a dans le monde des enfants aussi bien que des hommes, monsieur, dit Walter, et il est possible que j'aie plus grand-soif que votre révérence; un verre peut vous désal-

térer, tandis qu'il en faut deux ou trois pour me satisfaire; vous êtes encore jeune, monsieur.» «Mais n'avez-vous pas marché en chancelant cette nuit-là, lorsque vous cherchiez votre chemin en tâtonnant pour revenir chez vous?» «Marché en chancelant! et quelle preuve d'ivrognerie trouvez-vous-là? Voyez le vieux Tom [le sacristain, qui est quelque peu paralysé, et presque aveugle], diriez-vous qu'il est ivre, lorsqu'il rentre le soir un peu tard à la maison?» Ne pouvant plus y tenir, Mr Montgomery répondit vivement: «Je vous dirai ce qu'il faut faire, Walter, il faut que vous signiez l'abstinence totale.» «Signer l'abstinence, monsieur! Je n'ai pas vécu jusqu'à aujourd'hui sans accomplir ce devoir.» «Pourquoi donc ne l'avez-vous pas gardé?» «Ah! monsieur, il est plus facile de réciter les commandements que de les garder.» «Mais, continua le pasteur, quelle difficulté spéciale vous empêche d'observer votre engagement?» Walter se tut, les anciens se regardèrent les uns les autres, et Jamie Fairly sentit que le moment était venu pour lui de parler. «S'il faut vous parler franchement, Mr le pasteur, dit-il, il y a environ neuf mois que Walter observait l'abstinence, grandement à son avantage et à celui de sa famille, jusqu'au jour où, annonçant une réunion de tempérance vous dites que vous doutiez qu'un chrétien dût signer l'abstinence: depuis ce jour-là, Walter est retombé dans ses anciennes habitudes.» Le rouge monta au visage du pasteur; il proposa brusquement de remettre le cas à une autre fois, et congédia l'assemblée. Quelques jours seulement après cet incident, je rencontrai «le jeune pasteur» à dîner chez un riche monsieur, demeurant à quelque distance. Il était assis à mon côté, et, avalant du hockheim, du xérès et du champagne, il se mit à dire: «Quel renoncement votre abstinence vous impose! mais ne pensez pas que je boive tous les jours de cette manière: ce n'est pas tous les jours que l'on peut boire de tels vins pour rien.» Les effets de ces excès dans le boire ne tardèrent pas à se manifester. Sans être positivement ivre, Mr Montgomery était excité; il interrompit très-impoliment le Dr Smith pendant qu'il exposait ses vues sur ce qui avait amené une rupture dans l'église; et, par la légèreté de ses manières, il montra qu'il n'était nullement affecté par la gravité du sujet discuté. Peiné et humilié, je me retirai bientôt au salon; j'étais à peine assis, qu'une dame, l'une des plus ardentes admiratrices de Mr Montgomery, traversa la chambre et vint s'asseoir à côté de moi; elle m'exprima toute la peine qu'elle avait éprouvée de la conduite du jeune pasteur, et combien elle avait été mal à son aise pendant le dîner. Jamais, dit-elle, je ne pourrai l'entendre avec plaisir, et je ne pourrai peut-être plus l'entendre du tout.

Le cœur rempli de tristesse, je rentrai chez moi plus tôt que je n'en avais eu l'intention. Toute la nuit, la scène de la veille fut présente à mon esprit. Que devais-je faire? Je n'étais qu'un jeune homme. Dr Smith aussi, avait été témoin de la conduite de mon jeune frère, et la répréhension ne serait-elle pas mieux reçue si elle venait de la part de cet homme respectable? Telles étaient mes réflexions pendant le déjeuner, lorsqu'on fit entrer Sandie Robb, le garde-barrière, un des meilleurs membres de mon église. «Qu'avez-vous, Sandie, m'écriai-je, en voyant son visage considérablement meurtri?» «C'est la moindre des choses, dit Sandie, en me présentant le pommeau d'une canne, avec ces mots gravés sur une plaque d'argent: «Rév. Charles

Montgomery.» «De quelle manière avez-vous trouvé cela, Sandie,» lui demandai-je, en lisant et relisant ce nom? «Il pouvait être près de minuit, répondit-il, que je fus réveillé par un monsieur à cheval, qui demanda que la porte fût ouverte.» «Aussitôt que j'aurai reçu la taxe,» répondis-je. «Ouvrez la barrière,» dit le cavalier, évidemment dans une grande excitation, et au même instant je reçus un coup de son bâton. Craignant d'en recevoir un autre, j'ouvris la barrière, mais je retins le cheval par la bride jusqu'à ce que son cavalier m'eût donné tant de coups que je dus le laisser aller, et au point du jour, j'ai trouvé cela à ma porte; et j'ai pensé que vous sauriez à qui elle appartient. J'ai cru que c'était Mr Montgomery, et qu'il était ivre, mais cela, dit-il, en regardant le pommeau de la canne, ne laisse aucun doute. Ce n'est pas tant le mal qu'il m'a fait, mais quelle triste chose pour ses paroissiens, après tout ce qu'ils ont souffert de son prédécesseur!»

Le souper avait succédé au dîner du jour précédent, dont nous avons parlé, et tels en avaient été les fruits. Après avoir loué le garde-barrière pour ses égards et pour sa patience, je l'engageai à ne pas divulguer la chose, et je sentis qu'il était de mon devoir de me rendre immédiatement chez mon frère pour décharger ma conscience du fardeau qui l'oppressait. Une demi-heure se passa avant qu'il descendit à son salon; et quel contraste on pouvait remarquer dans son air! Ce n'était plus l'homme de la veille au cœur léger et aux manières joviales! Il était pâle, tremblant, et paraissait ne s'être pas couché du tout. Sans tarder, je lui exprimai la peine que m'avait causée sa conduite de la veille, et je m'efforçai de lui montrer combien une telle conduite détruisait son influence et deviendrait sa ruine. Il m'écouta d'abord patiemment, mais comme je m'étendais sur ce qui devait inévitablement résulter d'une telle manière d'agir, s'il y persistait, il sembla redevenir lui-même; ses joues se colorèrent, ses yeux étincelèrent, et, après avoir vainement cherché des excuses pour sa défense, il commença à me résister ouvertement: «Comment! dit-il, en se levant de son siège, et en se promenant dans la chambre, faut-il donc qu'un homme soit flétri du nom d'ivrogne parce que, étant avec des amis, il se laisse aller à boire un peu trop! Y a-t-il là quelque mal?» «Du mal! répondis-je, vous vous êtes fait beaucoup d'amis; mais vos amis ne vous ont-ils pas fait beaucoup de mal? Les dîners et les pique-nique sont très-bons à leur place, mais mieux vaudrait-il pour vous n'avoir pas un seul ami qui pût vous offrir un morceau de pain, que d'acheter leur hospitalité au prix de votre utilité, et au risque de perdre votre âme! Pour vous parler franchement, Charles, il faut que je vous dise que vos amis vous ont témoigné la plus grande estime, jusqu'à ce qu'ils aient été mortifiés par votre conduite; et ils tremblent pour votre sûreté. Vous parlez de mal! et n'avez-vous point fait de mal au secrétaire de la mairie lorsque vous avez bu du vin devant lui le jour de votre ordination? N'avez-vous point fait de mal au pauvre Walter Smith lorsque vous l'avez encouragé à rompre l'engagement de l'abstinence?» Et, tirant de ma poche le pommeau de sa canne, je continuai: «Et n'avez-vous point fait de mal à Sandie Robb, quand vous avez brisé cela sur sa tête?» Pendant un instant, il garda le silence; il retomba en arrière sur sa chaise; ce qu'il y avait de bon chez lui prit le dessus, et, se rendant franchement, avec un cœur entièrement brisé, il dit: «Frère, vous m'avez

enfin vaincu,» puis après une pause, il ajouta: «Que pensez-vous faire dans cette affaire?» «Non, répondis-je, mais que pensez-vous faire vous-même?» «Je me place entre vos mains.» «Alors, je propose que vous fassiez ce que j'ai fait avant vous, savoir, que vous signiez l'engagement de l'abstinence.» «D'accord!» dit-il: mais malgré sa faute, jamais je ne l'avais autant estimé. A genoux nous remerciâmes ensemble Dieu de ce qu'il avait arrêté ce jeune chrétien dans un chemin qui aurait eu une terrible issue; et sur le bord même de la ruine, l'une des natures les plus nobles fut sauvée. La religion et le ministère chrétien le préservèrent de nouveaux scandales, et un autre défenseur fut gagné à la cause de la tempérance.—*Scottish Temperance League.*

FRAPPEZ A LA CAUSE RÉELLE, DOCTEUR.

UN malade riche, beaucoup trop amateur de la bouteille, fit un jour demander son médecin, et après lui avoir pendant quelque temps détaillé très-minutieusement ses maux et ses peines, il lui dit: «Maintenant, Docteur, vous m'avez bercé assez longtemps avec vos pilules qui ne sont bonnes à rien et avec vos gouttes inutiles; elles n'ont aucun effet sur le mal réel. Je désire que vous frappiez à la cause réelle de mes maux, si c'est en votre pouvoir.»

—«Ce sera fait, répliqua le docteur, et en même temps, il leva sa canne et en brisa une carafe d'eau-de-vie qui était sur la table.

«A présent, continua l'honnête médecin, j'ai frappé la cause réelle de vos maux; bannissez la bouteille, et vous n'aurez plus besoin de mes pilules ni de mes médicaments.»

QUAND ?

QUAND donnerez-vous votre cœur à Christ? Il y a longtemps que vous y réfléchissez. Il y a des années que vous avez senti qu'il était de votre devoir de renoncer au péché et d'accepter Christ; mais vous avez hésité et vous n'avez pas encore fait ce grand pas. Quand prendrez-vous cette décision? Voulez-vous le faire maintenant?

Quand donnerez-vous votre cœur à Christ? Il se tient à la porte; il vous attend, il vous supplie. Il vous a supplié souvent; il vous a attendu longtemps, il vous a adressé ses appels pressants, tantôt par des encouragements, tantôt par la crainte. Il vous a suivi nuit et jour par les influences bénies de sa grâce. Quand vous soumettez-vous à lui?

Quand donnerez-vous votre cœur à Christ? Il vous a acheté par son sang, et il a un juste droit sur votre être tout entier. Vous reconnaissez ce droit; vous sentez l'obligation qu'il impose, et néanmoins vous lui refusez ce don. Quand vous donnerez-vous vous-même à lui par une consécration solennelle et entière?

Quand donnerez-vous votre cœur à Christ? Un temps de grâce après l'autre s'écoule et vous n'êtes pas encore sauvé. Vous avez été convaincu. Vous avez été troublé dans votre esprit, vous avez été alarmé, et comme Félix, vous avez tremblé. Vous avez même pleuré sur vos péchés, et néanmoins ces moments de grâce sont passés, et vous êtes encore hors de Christ. Bientôt le dernier appel se fera entendre, la dernière invitation vous sera donnée, et vous aurez rejeté la dernière offre de salut; et alors, oh! qu'arrivera-t-il alors? Quand donnerez-vous votre cœur à Christ? *Faites-le maintenant.*

LES SIGNES DES TEMPS

„Heureux ceux qui font ses commandements“

BALE (SUISSE), AOUT 1880.

JAMES WHITE,
J. N. ANDREWS, } RÉDACTEURS
URIAH SMITH, }

RÉPONSE A UN INSTITUTEUR.

SECOND ARTICLE.

DANS notre dernier numéro, nous avons répondu aux objections de notre ami, quant au Sabbat; dans ce numéro-ci, nous examinons ce qu'il dit concernant l'homme de péché. Il pense que la papauté est représentée dans Apoc. 17, mais il croit qu'elle ne peut être le sujet de la prophétie de 2 Thess. 2. Il donne pour raison, que l'homme de péché s'élève, est-il dit, au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu, ou qu'on adore; tandis que le pape, non-seulement professe d'adorer Dieu, mais encore d'adorer Marie, et l'hostie consacrée. Il professe aussi de remplir le rôle de représentant de Dieu sur la terre, ce que notre ami pense qu'il ne pourrait pas faire, s'il s'élevait au-dessus de Dieu. Le pape professe de croire en Dieu et en Christ, mais il est dit que l'antichrist niera l'un et l'autre (1 Jean 2 : 22); c'est pourquoi notre ami pense que le pape ne peut pas accomplir cette prophétie.

Il attend un antichrist qui dira en autant de paroles: «Je nie l'existence de Dieu et de Christ, et j'affirme que je suis plus grand qu'aucun autre être auquel les hommes rendent hommage.» Mais si l'antichrist venait de cette manière, il ne séduirait personne. Tous ceux qui ont la moindre connaissance de la Bible, ou le moindre respect pour la vérité divine, le reconnaîtraient comme un athée et un blasphémateur. Les mondains mêmes diraient que cette soi-disant divinité est un présomptueux rebelle contre Dieu. Il ne viendrait pas avec toute séduction d'iniquité (2 Thess. 2 : 9, 10), mais il viendrait sans déception et sans déguisement, et il n'y aurait pas le moindre danger qu'il séduisît un seul des élus. Matth 24 : 24.

Satan n'accomplit pas son œuvre de cette manière. C'est un séducteur, de même que tous ses agents. L'antichrist fait son œuvre par le moyen de la séduction. 2 Thess. 2 : 8-10. Selon Jean, c'est un menteur et un séducteur. 1 Jean 2 : 22-26; 4 : 1-3. On peut faire profession de connaître Dieu, et en même temps le renier réellement par des actions. Tite 1 : 16. L'antichrist nie le Père et le Fils, mais il le s renie par ses œuvres, tout en faisant profession de lèvres de leur rendre obéissance. 2 Pier. 2 : 1-3; Jude 4.

Il est vrai que le pape se donne comme étant le représentant de Dieu sur la terre. Il semble par cet acte reconnaître la souveraineté de Dieu; mais si nous examinons ses actions nous verrons qu'il n'hésite point à mettre de côté ce que Dieu a dit. Il peut se dégager lui-même, ou toute autre personne de l'obligation des serments les plus solen-

nels; mais c'est une chose que Dieu ne peut pas faire. Des hommes qui ont aspiré à la place de pape ont solennellement juré aux cardinaux de faire certaines choses importantes, s'ils étaient nommés papes. Mais après avoir obtenu cet office, ils se sont aussitôt dégagés de l'obligation de leur serment. Dieu ne pourrait point faire une telle chose, parce que c'est une iniquité. Le pape ne pourrait pas la faire s'il ne s'élevait pas au-dessus de tout ce qu'on appelle Dieu ou qu'on adore.

Nous pourrions donner un nombre immense de cas dans lesquels les papes ont osé transgresser la loi de Dieu, tout en faisant profession d'agir comme représentants de Dieu et de Christ. On peut citer comme exemple les actions du pape Alexandre VI. Elles sont si honteuses et si viles que nous ne désirons point les nommer, mais elles sont bien connues de tous ceux qui ont étudié l'histoire. Les papes ont osé faire ces choses parce que, selon la prophétie de Dan. 7 : 25, ils ont pensé pouvoir changer la loi de Dieu.

Mais comme exemple de ce principe, nous citerons un fait récent. Le cardinal Manning, chef des romanistes d'Angleterre, était autrefois ministre de l'église anglicane. Il embrassa le romanisme et désira devenir prêtre. Mais il se présentait un obstacle à l'accomplissement de son projet. Il était mari d'une dame aimable et vertueuse, et Rome défend qu'un prêtre soit marié. L'ordonnance de Dieu a rendu les relations du mari et de la femme indissolubles, à moins que ce ne soit pour cause de crime, mais aucun prétexte de ce genre ne fut donné. Le pape accorda le divorce à Mr Manning, mais pour faire cela il dut s'élever au-dessus de Dieu.

Même la prétention de se dire le représentant de Dieu sur la terre, et le vicaire de Christ est un acte d'exaltation au-dessus du Souverain. Car Dieu n'a jamais établi l'office de représentant, et Christ n'a jamais cédé à l'homme sa propre place de Chef de l'église. C'est donc une rébellion directe contre le Tout-Puissant, qu'un homme mortel crée pour lui-même de tels offices, et prétende que Dieu les lui ait accordés. Il semble en vérité reconnaître Dieu et Christ en faisant profession d'être leur représentant. Mais de fait il nie l'un et l'autre en osant créer cet office élevé, et en exigeant que le monde entier lui rende une obéissance absolue dans l'exercice de ce pouvoir usurpé.

Mais il est dit que l'homme de péché s'assiéra dans le temple de Dieu (2 Thess. 2 : 4); et puisque le temple de Dieu à Jérusalem a été détruit, on conclut que l'homme de péché, quand il viendra, rebâtera le temple de Jérusalem, et s'y assiéra. Mais dans les épîtres de Paul, l'expression *temple de Dieu* est employée en rapport avec l'église. 1 Cor. 3 : 16, 17; 2 Cor. 6 : 16; Eph. 2 : 20-22. Et nous savons que le pape prétend être le chef de l'église universelle, non-seulement de tous les membres de l'église de Rome, mais aussi de toutes les églises chrétiennes.

Mais il y a certains faits qui ne laissent

aucun doute dans l'esprit concernant celui qui est désigné dans 2 Thess. 2, comme étant l'homme de péché. C'est de la prophétie de Dan. 7 concernant la petite corne que Paul tire la description qu'il nous donne de l'homme de péché, et cette prophétie est répétée en substance dans Apoc. 13 : 1-10. Dans ces chapitres, nous trouvons le temps auquel cet homme de péché s'élèverait, le lieu où il aurait son trône, la nature de l'office qu'il remplirait, l'œuvre qu'il ferait, et la durée de sa domination sur le peuple de Dieu.

Ainsi, dans Dan. 7 nous apprenons que quand le quatrième empire, ou l'empire romain serait divisé en dix royaumes, ce qui fut accompli avant la fin du cinquième siècle, alors la petite corne obtiendrait la domination. Or, ce fut au commencement du sixième siècle que le pape fut élevé au pouvoir comme chef de l'église. Dans Apoc. 13, nous apprenons que la bête (représentant le même pouvoir que la petite corne de Dan. 7) reçut du dragon sa puissance, son trône et une grande autorité. Et par Apoc. 12, nous apprenons que le dragon représente le pouvoir qui gouvernait le monde lors de la naissance de Christ. Ce pouvoir était Rome impériale. Or, c'est un fait remarquable que le siège de l'empire romain fut enlevé de Rome et transporté à Constantinople, et que Rome, l'ancien trône du dragon, fut donné au pape.

La nature de ce pouvoir représenté par l'homme de péché est distinctement désignée. Il est différent des dix rois; il règne comme représentant de Dieu. En d'autres termes c'est un prêtre-roi. Son œuvre est de détruire les saints; et l'inquisition et les guerres qu'il a soulevées contre le peuple de Dieu attestent de l'accomplissement de cette prédiction. Il devait penser changer le temps et la loi. Il a pensé changer les dix commandements et les ordonnances du Nouveau Testament. Il devait avoir la domination pendant un temps, des temps et la moitié d'un temps, c'est-à-dire 1260 jours, représentant des années. Apoc. 12 : 6, 14. Cette domination s'étendit depuis le décret de Justinien jusqu'à la captivité du pape en 1798.

L'homme de péché devait donc s'élever quand l'empire romain fut divisé en dix royaumes. Cela eut lieu il y a 1300 ans. Ce ne peut donc être un événement futur. Il devait avoir sa place à Rome. Nous savons donc où nous devons nous attendre à le trouver. Il devait être un prêtre-roi. Nous savons par conséquent qui nous devons chercher. Il devait persécuter ceux qui ne voudraient pas l'accepter et penser changer la loi de Dieu. Nous connaissons son œuvre et l'étendue de cette œuvre. Il devait régner 1260 ans. Il a eu cette période de règne, et il a vu le temps où il pouvait humilier les plus puissants monarques de l'Europe. Paul dit aux Thessaloniciens que Christ ne viendrait pas de leur temps, parce que les prophéties concernant l'homme de péché devaient être accomplies auparavant. Mais nous attendons maintenant l'avènement de Christ comme devant avoir

lieu très-prochainement parce que toutes ces prophéties ont été accomplies à la lettre.

J. N. A.

PENSEES CRITIQUES ET PRATIQUES SUR L'APOCALYPSE.

EXPLICATION DU CHAPITRE 13: 1-10.

POUVOIRS PERSÉCUTEURS SOI-DISANT CHRÉTIENS.

VERSETS 1-10. „Alors je vis monter de la mer une bête qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes un nom de blasphème. Et la bête que je vis ressemblait à un léopard; ses pieds étaient comme les pieds d'un ours, et sa gueule comme la gueule d'un lion; et le dragon lui donna sa force, et son trône, et un grand pouvoir. Et je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort; mais cette plaie mortelle fut guérie, et toute la terre, étant dans l'admiration, suivit la bête. Et on adora le dragon qui avait donné son pouvoir à la bête; on adora aussi la bête, en disant: Qui est semblable à la bête, et qui pourra combattre contre elle? Et on lui donna une bouche qui prononçait des discours pleins d'orgueil et des blasphèmes; et on lui donna le pouvoir de faire la guerre pendant quarante-deux mois. Elle ouvrit donc la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer contre son nom et son tabernacle, et contre ceux qui habitent dans le ciel. Elle reçut aussi le pouvoir de faire la guerre aux saints, et de les vaincre. On lui donna encore la puissance sur toute tribu, sur toute langue, et sur toute nation. Et tous les habitants de la terre, dont les noms n'ont pas été écrits dès la création du monde dans le livre de vie de l'Agneau qui a été immolé, l'adorèrent. Si quelqu'un a des oreilles qu'il écoute. Si quelqu'un mène en captivité, il ira lui-même en captivité, si quelqu'un tue avec l'épée, il faut qu'il périsse lui-même par l'épée: c'est ici qu'est la patience et la foi des saints.“

La mer, ou les eaux, dénote des peuples, des multitudes, des nations et des langues. Apoc. 17: 15. Une bête sauvage est le symbole employé dans la Bible pour représenter une nation ou une puissance injuste. Toutes les fois qu'il est dit qu'une bête monte de la mer, cela signifie que le pouvoir qu'elle représente s'est élevé des luttes, des guerres ou des révolutions politiques parmi le peuple; ou peut-être plus proprement que cette nation ou ce pouvoir s'est établi par la conquête. Dan. 7: 2, 3.

Par le dragon du chapitre précédent, et la bête mentionnée au commencement de ce chapitre, le pouvoir romain nous est présenté dans son entier, sous ses deux formes, le paganisme et la papauté; c'est pourquoi ces deux symboles apparaissent ayant chacun sept têtes et dix cornes.

La bête à sept têtes et dix cornes ou en un mot, le léopard, dont il est ici parlé, symbolise un pouvoir qui exerce une autorité ecclésiastique, aussi bien qu'une autorité civile. Ce point est d'une importance suffisante pour justifier l'introduction de quelques-uns des arguments concluants qui le prouvent.

La chaîne prophétique dans laquelle ce symbole se présente commence au chapitre 12. Les symboles des gouvernements terrestres compris dans la prophétie sont: le dragon du chapitre 12, et le léopard et la bête à deux cornes du chap. 13. La même chaîne prophétique continue évidemment au chapitre 14, se terminant au verset 5 de ce chapitre. Nous avons donc une chaîne prophétique distincte et complète en elle-même, commençant au verset 1 du chapitre 12, et se terminant au verset 5 du chap. 14.

L'église de Dieu est représentée comme étant engagée dans une lutte mortelle avec les pouvoirs ici présentés. La scène s'ouvre par l'église sous le symbole d'une femme, attendant avec anxiété l'accomplissement de la promesse, alors que la semence de la femme, le Seigneur de gloire, serait manifesté aux hommes. Le projet de méchanceté du dragon qui se tenait devant la femme dans le but de dévorer son enfant étant déjoué, l'enfant est enlevé vers Dieu et vers son trône. Après cela suit une période dans laquelle l'église souffre une rude oppression de la part du pouvoir du dragon. et quoique dans cette partie de la scène, le prophète de temps en temps porte ses regards en avant, et même une fois jusqu'à la fin, contemplant les ennemis de l'église devant être animés de l'esprit du dragon, cependant, au verset 1 du chapitre 13, nous sommes reportés en arrière jusqu'au temps où le léopard, successeur du dragon, commence sa carrière. Pendant la période de 1260 ans, l'église endure la guerre et la persécution de la part de ce pouvoir. Après cette période d'oppression, l'église a un autre conflit court, mais rude et acharné, avec la bête à deux cornes. Ensuite vient la délivrance; et la prophétie se termine en montrant l'église, qui, après avoir traversé sûrement toutes ses persécutions, se tient victorieuse avec l'Agneau sur la montagne de Sion. Que Dieu soit loué de ce que nous avons la promesse sûre de la victoire finale.

Le seul objet qui paraisse toujours le même dans toutes ces scènes, et dont l'histoire est le sujet principal de toute la prophétie, c'est l'église de Dieu. Les autres personnages sont ses persécuteurs, et sont présentés simplement parce qu'ils sont tels. Et ici nous demandons d'abord: Qui est-ce qui persécute la véritable église? C'est la fausse église ou l'église apostate. Qu'est-ce qui combat continuellement contre la véritable religion? C'est la fausse religion ou une religion de contrefaçon. Qui a jamais entendu dire que le pouvoir simplement civil d'une nation quelconque ait persécuté le peuple de Dieu? Des gouvernements peuvent faire la guerre à d'autres gouvernements pour venger quelque tort réel ou imaginaire, ou pour acquérir du territoire et étendre leur pouvoir, comme certaines nations ont souvent combattu contre les Juifs; mais les gouvernements ne persécutent pas (remarquez ce mot), ils ne persécutent pas le peuple à cause de sa religion, à moins que ce gouvernement-là ne soit sous le contrôle de quelque système de religion hostile et opposé. Mais les pouvoirs présentés dans cette prophétie, savoir le dragon, le léopard, et la bête à deux cornes, sont tous des pouvoirs persécuteurs. Ils sont mus par la rage et l'inimitié contre l'église de Dieu. Et ce fait est par lui-même une preuve assez concluante pour montrer que, dans chacun de ces pouvoirs, l'élément religieux ou ecclésiastique est le pouvoir suprême.

Prenons le dragon: Qu'est-ce qu'il symbolise? Il symbolise l'empire romain, telle est la réponse incontestée. Mais ce n'est pas assez. Personne ne serait satisfait d'une telle réponse. Elle doit être plus définie. Nous ajoutons donc: Le dragon sym-

bolise l'empire romain dans sa forme païenne; ce que tous admettent. Mais dès que nous disons: sa forme païenne, nous introduisons un élément religieux; car le paganisme est un des plus puissants systèmes d'une fausse religion que Satan ait jamais inventés. Le dragon est donc un pouvoir ecclésiastique au point que le trait caractéristique qui le distingue est un faux système de religion. Et pour quelle raison le dragon fut-il incité à persécuter l'église de Christ? Ce fut parce que la chrétienté englobait le paganisme, mettait fin à ses superstitions, renversait ses idoles, et dépouillait ses temples. L'élément religieux était atteint; et la persécution en fut le résultat.

Nous arrivons maintenant au léopard du chapitre 13. Que symbolise-t-il? La réponse est encore celle-ci. Il symbolise l'empire romain. Mais le dragon symbolisait l'empire romain, et pourquoi le même symbole ne le représente-t-il plus? Ah! c'est qu'il s'est opéré un changement dans le caractère religieux de l'empire; et cette bête symbolise Rome dans son christianisme formaliste. Et c'est ce changement de religion, et ce changement seul, qui a nécessité un changement de symbole. Cette bête ne diffère du dragon qu'en ce qu'elle présente un différent aspect religieux. C'est pourquoi ce serait entièrement inexact d'affirmer qu'il représente simplement un pouvoir civil.

Le dragon donne à cette bête son trône, son pouvoir et une grande autorité. Quel fut le pouvoir qui succéda à Rome païenne? Nous savons tous que ce fut Rome papale. Nous n'avons pas besoin de savoir maintenant quand, ou par quel moyen, ce changement a été effectué: ce grand fait est apparent et reconnu par tous, savoir, que la grande phase de l'empire romain qui a immédiatement succédé à sa forme païenne a été sa forme papale. Il serait donc incorrect de dire que Rome païenne donna son trône et son pouvoir à une forme de gouvernement simplement civil, n'ayant aucune sorte d'élément religieux. Nul effort de l'imagination ne peut concevoir une telle transaction. Mais deux phases de l'empire sont ici reconnues; et dans la prophétie. Rome est païenne jusqu'à ce qu'elle soit papale.

Mais on pourrait dire qu'il faut le léopard et la bête à deux cornes pour constituer la papauté, et qu'il résulte de là que c'est à ces bêtes que le dragon donne son pouvoir, son trône et une grande autorité. Mais la prophétie ne parle pas ainsi. C'est avec le léopard seul que le dragon a à faire. C'est à cette bête seule qu'il donne son pouvoir, son trône et une grande autorité. C'est cette bête dont l'une des têtes était comme blessée à mort, et dont la plaie mortelle avait été guérie; cette bête concernant laquelle toute la terre était dans l'admiration; cette bête à qui fut donnée une bouche qui prononçait des discours pleins d'orgueil, cette bête à qui fut donné le pouvoir de faire la guerre aux saints pendant 1260 ans; et tout cela avant que la bête à deux cornes parût sur la scène. Donc, le léopard seul symbolise l'empire romain sous sa forme papale, le pouvoir dominant étant un pouvoir ecclésiastique.

Afin de montrer cela plus pleinement, nous n'avons qu'à mettre en parallèle la petite corne de Dan. 7 : 8, 20, 24, 25 avec ce pouvoir. Il y a entre eux six points d'identité, comme suit :

1. La petite corne était un pouvoir blasphémateur : « Il prononcera des paroles contre le Souverain. » Dan. 7 : 25. Le léopard d'Apoc. 13 : 6 fait de même : « Elle ouvrit donc la bouche pour blasphémer contre Dieu. »

2. La petite corne faisait la guerre contre les saints et prévalait sur eux. Dan. 7 : 24. Cette bête aussi, Apoc. 13 : 7, fait la guerre aux saints et les vainc.

3. La petite corne avait une bouche qui disait de grandes choses. Dan. 7 : 8, 20. Et voici ce que nous lisons concernant cette bête, dans Apoc. 13 : 5 : « Et on lui donna une bouche qui prononçait des discours pleins d'orgueil et des blasphèmes. »

4. La petite corne s'éleva lorsque l'empire romain cessa d'exister sous sa forme païenne. Cette bête fait de même, car le dragon, Rome païenne, lui donne son pouvoir, son trône et une grande autorité.

5. Le pouvoir fut donné à la petite corne pendant un temps, des temps, et la moitié d'un temps, savoir 1260 ans. Dan. 7 : 25. A cette bête aussi le pouvoir fut donné pendant quarante-deux mois, ou 1260 ans. Apoc. 13 : 5.

6. A la fin de cette période spécifiée, la domination de la petite corne devait lui être ôtée. Dan. 7 : 26. A la fin de la même période, le léopard devait lui-même être conduit en captivité. » Apoc. 13 : 10. Ces deux particularités furent accomplies par la capture, la captivité et l'exil du pape, et par le renversement temporaire de la papauté en France en 1798.

Voilà des points qui prouvent l'identité de ces deux symboles. Car lorsque nous avons dans la prophétie, comme dans ce cas, deux symboles représentant des pouvoirs qui paraissent sur la scène à la même époque, qui occupent le même territoire, qui possèdent le même caractère, qui font la même œuvre, qui existent pendant une période d'égale durée et qui subissent le même sort, ces symboles représentent le même pouvoir identique.

Or, toutes les particularités mentionnées ci-dessus, s'appliquent à la petite corne, et au léopard d'Apoc. 13, montrant que ces deux symboles représentent le même pouvoir. Tous admettent généralement que la petite corne représente la papauté ; et celui qui prétend que le léopard ne représente pas la papauté doit, pour être conséquent, montrer qu'au temps même de l'élévation de la papauté, il s'éleva un autre pouvoir exactement semblable, occupant le même territoire, ayant le même caractère, faisant la même œuvre, existant pendant une période d'égale durée, et subissant le même sort.

La tête blessée à mort était le chef de la papauté. Nous maintenons cette conclusion à cause de ce principe très-évident, savoir, que tout ce qui est dit dans la prophétie du symbole d'un gouvernement quelconque, ne s'applique à ce gouvernement que tandis qu'il est représenté par ce symbole. Or, Rome est représentée par deux symboles, le dragon et le léopard, parce qu'elle a ex-

isté sous deux formes, savoir, la forme païenne et la forme papale ; et tout ce qui est dit du dragon ne s'applique à Rome que pendant qu'elle existait sous sa forme païenne ; et tout ce qui est dit du léopard ne s'applique à Rome que pendant qu'elle existe sous sa forme de christianisme formaliste. Mais du temps de Jean, qui vécut sous la sixième tête, ou la tête impériale, Rome était païenne. Ce fait nous montre clairement que six des têtes, y compris la tête impériale appartiennent au dragon ; et si c'était l'une de ces têtes qui fut blessée à mort, alors c'était une des têtes du dragon, ou une des formes de gouvernement appartenant à Rome sous sa forme païenne et non une des têtes de la bête ; et Jean aurait dû dire : Je vis l'une des têtes du dragon comme blessée à mort. Mais il dit que c'était une des têtes de la bête qui fut blessée à mort. En d'autres termes, cette blessure fut faite à quelque forme de gouvernement existant dans l'empire romain, après son changement du paganisme au christianisme. Mais après ce changement, il n'y eut qu'une tête, et c'était la tête papale. L'exarchat de Ravenne ne dura que « peu de temps, » Apoc. 17 : 10, et c'est pourquoi, il n'est pas ordinairement compté parmi les têtes. Ainsi il est établi, sans contredit, que la tête qui fut blessée à mort, et dont la plaie mortelle fut guérie, n'était autre que la tête papale. Cette blessure équivalait à l'action d'être mené en captivité. Apoc. 13 : 10. Elle fut faite lorsque le pape fut fait prisonnier par Berthier, général français, et que le gouvernement papal fut aboli pour un temps, en 1798. Dépouillé de son pouvoir civil et ecclésiastique, le pape captif, Pie VI, mourut dans l'exil, le 29 août 1799. Mais la plaie mortelle fut guérie lorsque la papauté fut rétablie (quoique la puissance qu'elle possédait fut diminuée), par l'élection d'un nouveau pape, le 14 mars, 1800. Voyez Bower's History of the Popes, p. 404-428.

Cette bête ouvre la bouche pour blasphémer contre Dieu, pour blasphémer contre son nom. Que peut-il y avoir de plus blasphématoire pour un homme mortel que de s'arroger les titres que le pape s'arroge ? Il se donne le nom de Seigneur Dieu le pape ; Roi des rois, et Seigneur des seigneurs ; Roi du monde ; Saint Père. Représentant du Fils de Dieu ; etc. etc.

Il blasphème contre son tabernacle en attirant l'attention de ses sujets vers son propre trône et son propre palais, au lieu de la diriger vers le tabernacle de Dieu, dans le ciel. Il blasphème contre son tabernacle en détournant leur attention de la cité de Dieu, la Jérusalem céleste, en leur montrant Rome comme étant la ville éternelle. Et il blasphème contre ceux qui habitent dans le ciel, en prétendant exercer le pouvoir de pardonner les péchés, et en détournant ainsi les cœurs des hommes de l'œuvre médiatrice de Christ et de ses assistants célestes dans le Sanctuaire dans le ciel.

Le verset 10 nous parle de nouveau des événements de 1798, lorsque ce pouvoir qui avait pendant 1260 ans conduit les saints de Dieu en captivité fut lui-même conduit en captivité, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. u. s.

RÉPONSE A UN AMI.

Nous avons reçu une lettre d'un ami qui a lu notre journal avec intérêt, et qui a sérieusement réfléchi à la question de l'obéissance au quatrième commandement. Il dit :

« J'ai lu avec intérêt ce que dit votre Journal sur le Sabbat, et j'ai réfléchi avec une attention dont toute parole divine est digne. J'ai trouvé que, si réellement le jour précis que Dieu a destiné pour être sanctifié spécialement comme jour de repos a été connu d'une manière historique jusqu'à nos jours, que c'est une circonstance si importante que nous serions obligés de nous y rendre, suivant votre raisonnement. »

Notre ami a été profondément pénétré de la pensée que, si la connaissance du véritable septième jour a été conservée jusqu'à présent, de sorte que nous pouvons actuellement savoir quel est le jour auquel le Créateur se reposa, ce fait est une manifestation si remarquable de la providence en faveur du jour ordonné dans le quatrième commandement, que l'on ne peut douter que Dieu veuille que nous observions ce jour. Mais il décida qu'avant d'obéir au commandement, il consulterait son pasteur. Voici comment il nous écrit le résultat de sa visite :

« J'ai parlé de cela à un de nos premiers pasteurs, auquel j'ai grande confiance, mais il m'a dit que d'une part le jour véritable n'est pas établi d'une manière claire et certaine, pas même l'ANNÉE de la création, suivant le calendrier juif, et que d'autre part, c'est une chose absolument indifférente pour notre âme et notre bien-être spirituel si nous consacrons un jour ou un autre à cette sanctification. Que Saint Paul dit expressément qu'il estime tous les jours également saints. Que l'un garde le Sabbat, l'autre ne le garde pas, etc., etc. Il croit qu'il ne faut pas s'attacher ainsi à la lettre, mais seulement à l'esprit de la parole entière. Ce jugement vient au-devant de ma propre croyance, tant que je ne suis pas convaincu qu'il y a une désignation claire et positive pour le jour exact que nous devons sanctifier. Je crois réellement que Dieu regarde seulement au cœur de l'homme, et que cette question n'a point d'influence sur notre rapport avec Dieu. »

Il était convenable que notre correspondant consultât son pasteur, mais comme chacun de nous doit rendre compte pour soi-même à Dieu, il aurait dû ensuite aller à la loi et au témoignage pour voir si son pasteur avait parlé selon leurs paroles. Esa. 8 : 20. Son pasteur l'assura que ce n'était pas son devoir d'observer le quatrième commandement. Il lui donna deux raisons pour cette déclaration : 1. Que nous ne savons pas quel est le septième jour ; 2. Que le commandement a été aboli. Si ces raisons sont fondées, elles sont tout à fait suffisantes ; car si nous ne savons pas quel est le septième jour, nous ne pouvons pas le garder, lors même que nous voudrions le faire ; et si le commandement a été aboli, nous ne sommes placés sous aucune obligation d'observer ce jour, lors même que nous saurions parfaitement quel il est.

Mais comment le pasteur a-t-il prouvé que le véritable calcul des jours de la semaine a été perdu, de sorte qu'il nous est impossible de savoir quel est le premier jour de la semaine, ou quel est le septième ? Il dit que nous ne pouvons dire précisément combien d'années se sont écoulées depuis la création, et que si nous ne connaissons pas l'âge exact du monde nous ne pouvons savoir quel est le véritable septième jour. Mais ce pasteur semble ignorer le fait que le calcul des jours de la semaine, et celui

des jours de l'année sont entièrement indépendants l'un de l'autre. Chaque année contient 52 semaines, 1 jour, 5 heures, 48 minutes et quelques secondes, et dans les siècles passés il a été quelque peu difficile de faire coïncider l'année civile avec l'année solaire. Mais chaque semaine consiste de sept jours entiers dont le dernier est le jour que Dieu nous commande de sanctifier en mémoire de son repos de la création. Il n'est pas du tout nécessaire que le calcul des années soit conservé, afin que le calcul des jours de la semaine soit correct.

Maintenant nous montrerons qu'il n'y a aucun doute que notre samedi ne soit le jour même auquel Dieu s'est reposé des œuvres de la création. La loi morale fut proclamée par Dieu au Sinaï, environ 2500 ans après la création. Le quatrième commandement de cette loi exige que les hommes sanctifient le jour où Dieu s'est reposé. Ex. 20 : 8-11; Gen. 2 : 2, 3. Mais pouvaient-ils savoir quel était ce jour? Certainement, ils le pouvaient. Un mois avant que la loi fût donnée, Dieu commença à nourrir son peuple du pain du ciel. Il fit tomber la manne les six jours pendant lesquels les hommes peuvent travailler, mais il n'en fit point tomber le jour du Sabbat. Le sixième jour il en envoya une double portion, et empêcha que celle qui avait été recueillie pour le Sabbat ne se corrompît quoiqu'elle ne se conservât pas pendant deux jours dans aucun autre cas. Ainsi il y eut chaque semaine trois miracles désignant le véritable Sabbat. Cela continua pendant 40 ans, de sorte que nous pouvons compter en tout plus de 6000 miracles. Ex. 16. Le peuple n'aurait pas pu dire le nombre exact d'années qui s'étaient écoulées depuis la création, mais il savait sans aucun doute quel était le septième jour.

Personne ne prétend que le peuple hébreu pendant la période entière de son histoire dans l'Ancien Testament, après avoir été témoin de ces 6000 miracles, oubliât jamais quel était le véritable septième jour. Depuis Moïse jusqu'à Christ, un grand nombre d'hommes inspirés parlent au peuple concernant le Sabbat. Esa. 56 : 4-7; 58 : 13, 14; Jér. 17 : 21-27; Ezé. 22 : 26. Lorsque Christ vint, il reconnut le jour que les Juifs observaient comme étant le véritable Sabbat. Jean 7 : 23; Marc 2 : 27. Après la crucifixion de Christ, il est dit que les femmes qui l'avaient suivi se reposèrent le jour du Sabbat selon le commandement. Luc 23 : 56. Le jour enjoint dans le commandement est le jour auquel le Créateur se reposa. Ex. 20 : 11. Luc, parlant par inspiration, dit qu'ils gardaient ce jour. Huit fois dans le Nouveau Testament, l'expression, « premier jour de la semaine, » est employée. Elle est appliquée par l'Esprit de Dieu au jour qui suit le Sabbat. Matth. 28 : 1. Cela atteste que le Sabbat était le septième jour de la semaine, et que du temps de Christ, le calcul des jours de la semaine était correct.

Nous sommes donc certains que le jour du repos du Créateur était connu au temps des apôtres. Christ enseigna à ses disciples de prier que leur fuite de Jérusalem n'arrivât pas le jour du Sabbat. Matth. 24 : 20. Le véritable septième jour était donc

connu à ce temps-là, qui était l'an 70 ap. J.-C. Lors de la destruction de Jérusalem, les Juifs furent emmenés captifs et dispersés parmi tous les peuples depuis un bout de la terre jusqu'à l'autre. Deut. 28 : 49-64. Mais ils conservèrent la coutume de garder le Sabbat dans tous ces pays; et partout ils ont gardé le même compte de jours de la semaine, jusqu'à maintenant, ce qui est une preuve positive qu'ils n'ont commis aucune erreur à cet égard.

L'église chrétienne a graduellement apostasié quant au Sabbat. D'abord les chrétiens gardèrent le Sabbat selon le commandement, et honorèrent le premier jour comme fête volontaire. Ensuite ils rendirent le premier jour égal au Sabbat; puis ils l'élevèrent au-dessus du Sabbat. Mais il ne s'est jamais élevé aucune contestation quant à savoir quel était le septième jour, et quel était le premier jour. Les nombreux millions de chrétiens, quoique divisés en un grand nombre de sectes et dispersés dans divers pays, ont tous gardé exactement le même compte des jours de la semaine, et en cela ils ont été en parfait accord avec tous les Juifs. Il est donc certain que nous avons le véritable septième jour. Et ce fait est un témoignage merveilleux rendu par la providence de Dieu, à la sainteté du jour, car tandis que nous ne pouvons savoir le nombre exact d'années qui se sont succédé depuis la création, nous pouvons connaître avec certitude quel est le septième jour.

Ce pasteur s'est donc trompé lorsqu'il a dit à notre ami que le septième jour est maintenant inconnu aux hommes. Mais il a commis une autre erreur tout aussi grave lorsqu'il a dit que personne n'est obligé d'observer le quatrième commandement à moins qu'il ne le préfère; ce qui bien entendu équivaut à dire que le commandement est aboli. Comment établit-il cette doctrine extraordinaire? En citant Rom. 14 et Col. 2. Mais ces chapitres se rapportent-ils à la loi morale? Nullement. Paul parle de certains jours qui étaient une fois sacrés et qui maintenant sont des jours ordinaires. Ces jours étaient-ils en quelque manière en rapport avec les préceptes de la loi morale ou de la loi cérémonielle? Paul dit-il: L'un pense qu'il ne doit pas mentir, dérober ou blasphémer, et un autre pense qu'il peut faire ces choses? Non, il dit: L'un croit qu'il peut manger de toutes choses, et un autre qui est faible mange des herbes.

Mais comment Paul appelle-t-il la loi qui était abolie? Il l'appelle l'obligation qui était contre nous, laquelle consistait en ordonnances. Col. 2 : 14. Comment Jacques appelle-t-il la loi qui contient les dix commandements? Il l'appelle la loi royale ou la loi de la liberté. Jacq. 2 : 8-12. Cette loi n'a pas été abolie, et l'un de ses préceptes se rapporte au jour du repos du Créateur.

L'obligation qui était contre nous laquelle consistait en des ordonnances fut clouée à la croix de Christ. Or qu'est-ce qui fut entièrement annulée? Étaient-ce les préceptes qui défendaient l'idolâtrie, le blasphème, la profanation du jour du repos du Créateur, le meurtre et la convoitise? Non, aucunement. C'était la distinction concernant les viandes et les breuvages, les nouvelles lunes, les fêtes (la pâque, la pentecôte et la fête des tabernacles) et les sabbats (le mot grec est pluriel) qui, dans la loi cérémonielle, étaient au nombre de sept et étaient entièrement distincts du Sabbat de l'Éternel.

C'est une grave erreur d'enseigner que l'Évangile annule la loi de Dieu. Paul condamne cette doctrine dans les termes les plus forts. Rom. 3 : 30. Christ représen-

te comme une faute grave de transgresser même le moindre commandement et d'enseigner les hommes à faire de même. Matth. 5 : 17-19. Jacques dit que de telles personnes se rendent coupables de violer toute la loi de Dieu. Jacq. 2 : 10. C'est une grande erreur d'enseigner qu'il y ait un conflit entre la lettre et l'esprit de la loi de Dieu. Il est vrai que nous pouvons extérieurement garder les commandements et néanmoins les transgresser dans nos cœurs. Ainsi, si nous haïssons notre frère, nous sommes des meurtriers quoique nous ne commettions aucun acte de violence envers lui. 1 Jean 3 : 15. Mais si nous tuons notre frère, nous ne pouvons pas nous justifier en disant que nous ne lui voulions point de mal, et que bien que nous ayons transgressé la lettre de la loi, nous avons gardé l'esprit de cette loi dans nos cœurs.

Christ a promis une bénédiction à ceux qui font les commandements et qui les enseignent. Matth. 5 : 19. Nous espérons que notre ami étudiera ce verset, et qu'il invitera ensuite son pasteur à l'étudier aussi.

J. N. A.

LES DIMES ET LES OFFRANDES.

DEUXIÈME ARTICLE.

„L'HOMME pillera-t-il Dieu, que vous osiez le faire? Et vous dites: En quoi l'avons-nous pillé? Dans les dimes et dans les offrandes. Vous êtes maudits de malédiction, et vous me pillez, vous, toute la nation. Apportez toutes les dimes aux lieux ordonnés pour les garder, et qu'il y ait de la provision dans ma maison: et éprouvez-moi en cela, a dit l'Éternel des armées, si je ne vous ouvre pas les canaux des cieus, et si je n'épuise pas sur vous la bénédiction, en sorte que vous n'y pourrez pas suffire.“ Mal. 3 : 8-10.

4. LA DÎME APPARTIENT A L'ÉTERNEL.

Depuis la chute de l'humanité, il a été nécessaire qu'il y ait des hommes entièrement consacrés au service de Dieu. Il paraît que, dès le commencement, l'Éternel avait enseigné à son peuple à consacrer la dîme pour l'entretien de ses ministres. Dans l'âge patriarcal, c'était une règle établie, et d'après la conduite d'Abraham envers Melchisédec, il semble évident que cette règle était pratiquée. Ainsi nous lisons: «C'est ce Melchisédec, roi de Salem, et sacrificateur du Dieu souverain, qui vint au devant d'Abraham, lorsqu'il revenait de la défaite des rois et qui le bénit; à qui aussi Abraham donna la dîme de tout.» Hébr. 7 : 1, 2. Dieu avait béni Abraham, non-seulement en lui faisant retrouver Lot, mais en le favorisant pour s'emparer d'un grand butin. La première chose que fit Abraham fut de donner au sacrificateur de l'Éternel la dîme de tout. Voyez Gen. 14.

Jacob agit de la même manière. Il fit le vœu solennel de donner à l'Éternel le dixième de tout ce qu'il lui donnerait: «Et Jacob fit un vœu, en disant: Si Dieu est avec moi, et s'il me garde dans le voyage que je fais; s'il me donne du pain à manger, et des habits pour me vêtir: et si je retourne en paix à la maison de mon père: certainement, l'Éternel me sera Dieu; et cette pierre, que j'ai dressée comme un monument, sera la maison de Dieu; et je donnerai entièrement la dîme de tout ce que tu m'auras donné.» Gen. 28 : 20-22.

Au temps de Moïse, alors que tout fut ré-

glé par la loi d'une manière plus définie, ce système fut clairement enjoint. Ainsi l'Éternel dit : « Or, toute dime de la terre, tant du grain de la terre que du fruit des arbres, appartient à l'Éternel ; c'est une chose consacrée à l'Éternel. » « Mais toute dime de lauriers, de brebis et de chèvres, savoir tout ce qui passe sous la verge, qui est le dixième, sera consacré à l'Éternel. » Lévi. 27 : 30, 32. La dime de tous les produits du pays, soit blé ou légumes, soit pommes, poires ou pêches devait être donnée à l'Éternel. De même le dixième du bétail devait appartenir à l'Éternel. Un dixième de tout ce que récoltait le peuple ou de ce qui lui revenait, de quelque manière que ce fût, devait être donné pour l'entretien des sacrificateurs. Si un fermier récoltait cent mesures de blé, dix mesures devaient être pour l'Éternel. S'il élevait dix brebis, il y en avait une pour l'Éternel ; ou dix bœufs, un était pour l'Éternel. Un dixième de tout son revenu, de quelque nature qu'il fût, lui était demandé.

Mais ce système-là ne fut-il pas aboli sous la dispensation évangélique ? Non, il ne le fut pas. Et pour quelle raison aurait-il été aboli ? L'entretien des serviteurs de Dieu coûte-t-il moins maintenant qu'alors ? Écoutez ce que dit le Sauveur : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites ! car vous payez la dime de la menthe, de l'anet et du cumin, et vous négligez les choses les plus importantes de la loi, la justice la miséricorde et la fidélité. Ce sont là les choses qu'il fallait faire, sans néanmoins omettre les autres. » Matth. 23 : 23. Les pharisiens étaient très-scrupuleux à donner la dime de tout ; et Jésus ne les condamna point pour cela. Mais ils avaient négligé la justice, la miséricorde et la fidélité, tandis qu'ils étaient très-exacts à donner leur dime. Jésus leur dit : « Ce sont là les choses qu'il fallait faire, sans néanmoins omettre les autres. »

Paul aussi établit cette règle dans toutes les églises. Il dit : « A l'égard de la collecte qui se fait pour les saints, usez-en de la manière que je l'ai ordonné dans les Églises de Galatie : C'est que, chaque premier jour de la semaine, chacun de vous mette à part chez soi, et rassemble ce qu'il pourra, selon sa prospérité, afin qu'on n'attende pas que je sois arrivé pour faire les collectes. » 1 Cor. 16 : 1, 2. Chaque semaine, tous devaient participer à cette œuvre. Combien chacun devait-il donner ? Selon la prospérité que Dieu lui avait accordée. L'action de donner devait donc être exécutée systématiquement. La proportion qu'ils devaient donner avait été fixée à un dixième.

Donc, la dime de tout notre revenu appartient à l'Éternel. Remarquez que l'Éternel ne dit pas : Vous me *donnez* la dime ; mais il dit que la dime *appartient* à l'Éternel. Lévi. 27 : 30. L'Éternel, dans sa miséricorde, nous donne les neuf dixièmes de tout notre travail. Avec ces neuf dixièmes nous devons pourvoir à tous nos besoins et à ceux de nos familles, tels que nourriture, vêtements, écolage, impôts, et autres dépenses nécessaires. Mais l'Éternel se réserve un dixième pour lui-même. Il appartient à Dieu. Récoltons-nous cent mesures de froment ? Il a crû sur la terre que Dieu a créée. C'est lui qui a fait descendre sur les champs sa rosée et sa pluie bienfaisantes, qui a fait briller son soleil pour mûrir les grains ; et pour tous ces bienfaits, il réclame simplement un dixième.

Mais les hommes ont toujours été cupides. Quand ils ont pris neuf dixièmes, ils

ne sont pas satisfaits. Ils se persuadent eux-mêmes qu'il leur faut encore une partie, ou le tout du dixième qui reste. C'est pourquoi l'Éternel nous avertit d'agir en cela d'une manière scrupuleusement honnête. « Tu ne manqueras point de donner la dime de tout le rapport de ce que tu auras semé, qui sortira de ton champ chaque année. » Deut. 14 : 22. Et toutefois les hommes ont, de propos délibéré, pris la portion qui appartenait au Seigneur, et l'ont employée pour eux-mêmes. Voici ce que l'Éternel demande concernant la conduite de telles personnes : « Un homme pillera-t-il Dieu ? »

5. LES PRÉMICES.

Non-seulement l'Éternel exige la dime de tout le revenu, mais ce doit être les prémices du revenu. Ainsi l'Éternel dit : « Tu ne différeras point de m'offrir de ton abondance et de tes liqueurs ; tu me donneras le premier-né de tes fils. Tu feras la même chose de ton bœuf et de ta menue bête. » Ex. 22 : 29, 30. « Tu apporteras en la maison de l'Éternel les prémices des premiers fruits de la terre. » Ex. 23 : 19. L'Éternel dit encore : « Parle aux enfants d'Israël, et dis-leur : Quand vous serez entrés au pays que je vous donne, et que vous aurez fait la moisson, alors vous apporterez au sacrificateur une poignée des premiers fruits de votre moisson. » « Et vous ne mangerez ni pain, ni grain rôti, ni grain en épi, jusqu'à ce même jour-là, jusqu'à ce que vous ayez apporté l'offrande à votre Dieu. » Lévi. 23 : 10, 14.

Remarquez qu'il leur était défendu de prendre du pain, du grain en épi ou du grain rôti jusqu'à ce qu'ils eussent apporté leur offrande à l'Éternel. Ainsi nous lisons encore dans Prov. 3 : 9, 10. « Honore l'Éternel de ton bien, et des prémices de tout ton revenu ; et tes greniers seront remplis d'abondance, et tes cuves regorgeront de moût. » Ici, il nous est enjoint d'honorer l'Éternel des prémices de tout notre revenu. Paul suit le même principe dans les instructions qu'il donne aux églises chrétiennes. Ainsi il dit : « Que chaque premier jour de la semaine, chacun de vous mette à part chez soi, et rassemble ce qu'il pourra, selon sa prospérité, afin qu'on n'attende pas que je sois arrivé pour faire les collectes. » 1 Cor. 16 : 2.

Notre Dieu est un grand Dieu. Il est jaloux de sa gloire. Il répand libéralement ses bénédictions sur ses créatures ; mais il veut que ses créatures l'honorent. C'est pourquoi il demande que nous reconnaissons son autorité et sa bonté en lui apportant une offrande de tout ce qu'il donne avant que nous en employions aucune partie pour nous-mêmes. En faisant cela nous honorons Dieu, et nous attirons sur nous sa bénédiction. Mais c'est là précisément que nos frères sont le plus sujets à laisser l'égoïsme et la cupidité pénétrer dans leurs cœurs et dérober Dieu de ce qu'ils devraient lui donner. Ils s'engagent à donner ; ils ont l'intention de donner telle ou telle somme pendant l'année ; mais au lieu de prendre des prémices pour faire leur offrande, ils remettent la chose au dernier moment de l'année. Ils se servent eux-mêmes d'abord, et le Seigneur ensuite, ou peut être pas du tout. Leurs dettes, leur nourriture, et leurs vêtements d'abord ; puis, lorsque tous ces besoins ont été satisfaits, à la dernière heure ils donneront au Seigneur juste assez pour tranquilliser leur conscience coupable. S'ils veulent avoir un esprit calme et heureux, et de la confiance en Dieu, et s'ils veulent que sa bénédiction repose pendant l'année sur ce qu'ils possèdent, qu'ils hono-

rent Dieu premièrement ainsi que la Bible l'enseigne.

L'un des principes les plus importants sur lequel la Bible insiste particulièrement, c'est que nous sentions et que nous reconnaissons constamment notre dépendance de Dieu, et que nous nous rappelions que toute bénédiction vient de lui. C'est là un des principaux résultats de l'acte de donner régulièrement à l'Éternel le premier dixième de tout ce que nous recevons. Cela nous rappelle constamment que nous dépendons de lui, et nous fait remarquer chaque bienfait que nous recevons, bienfaits dont autrement nous laisserions passer un grand nombre inaperçus, ou que nous aurions entièrement oubliés, lorsque nous viendrions payer nos dimes à la fin de l'année.

Il est peu de personnes qui, ne tenant pas un compte journalier de ce qu'elles reçoivent, sachent exactement ce qu'elles ont reçu pendant l'année. D'où il s'ensuit que si elles négligent de payer leurs dimes avant la fin de l'année elles sont sujettes à oublier un grand nombre de bienfaits qu'elles ont reçus, elle se trouvent pauvres, et donnent beaucoup moins qu'elles devraient donner, et même elles le font à regret. Cela déplaît grandement à l'Éternel. C'est pourquoi il dit : « Tu ne différeras point de m'offrir de ton abondance. » Ex. 22 : 29.

6. NOTRE LIBÉRALITÉ EST UNE PREUVE DE NOTRE SINCÉRITÉ.

Paul en exhortant les Corinthiens à la libéralité leur présenta l'exemple des autres églises, pour éprouver la sincérité de leur charité. 2 Cor. 8 : 8. Le Seigneur nous a fait un devoir de donner, afin d'éprouver la sincérité de notre charité. Un langage chrétien, et une profession de christianisme sont des choses qui ne coûtent pas cher, et qui sont faciles à accomplir ; mais si un homme donne de ses biens pour soutenir une cause, c'est la meilleure preuve qu'il aime cette cause ; c'est pourquoi le Seigneur a toujours demandé cette épreuve de notre sincérité. On verra par les faits suivants l'importance de cette idée :

1. Le Seigneur ne dépend pas de nos biens pour le soutien de sa cause. Il lui serait facile de faire descendre de l'argent du ciel. Il pourrait multiplier l'or et l'argent du trésor, et ainsi conserver les bourses de son peuple. Mais il ne trouve pas bon de le faire.

2. La pite qu'une pauvre veuve peut donner n'est qu'une bagatelle pour le soutien de la cause de Dieu. Si elle manquait, la différence dans le trésor serait à peine sensible, et néanmoins de telles personnes même sont encouragées à donner quelque chose. Le but est moins de remplir le trésor que d'éprouver leur charité.

3. Le Sauveur lui-même dit que la pauvre veuve qui n'avait donné que deux pites avait donné plus que les riches qui mettaient de grandes sommes. Ce qu'elle avait donné fut apprécié, non pas selon la grandeur de la somme, mais selon la grandeur du sacrifice qu'elle avait fait en le donnant. C'est pourquoi Dieu note ceux qui donnent chichement et à contre-cœur. Ainsi Paul dit distinctement : « Que chacun donne selon qu'il l'a résolu en son cœur, non à regret, ni par contrainte ; car Dieu aime celui qui donne gaîment. » 2 Cor. 9 : 7.

C'est pourquoi, afin de parvenir au grand but que nous devons atteindre en donnant, nous devons donner gaîment et libéralement selon nos moyens. Si nous ne le faisons pas, cela montre notre manque d'amour pour Dieu et sa cause. C'est une preuve de notre égoïsme, et nous attirons

sur nous le déplaisir de Dieu. Chacun, donc, doit donner quelque chose; dût-il même faire un sacrifice aussi grand que celui de la pauvre veuve. J. W.

UN CAS INTÉRESSANT.

UNE lettre de notre frère P. E. Gros nous parle d'un jeune employé du chemin de fer qui vient de commencer à observer le Sabbat de l'Éternel. Les circonstances de son cas sont des plus intéressantes. Nous donnerons ici une partie de cette lettre que nos lecteurs liront sans doute avec plaisir.

«Depuis quelques années, ce frère avait la conviction que la Bible n'enseigne l'observance d'aucun autre jour que le septième jour, mais il croyait qu'il lui serait impossible d'observer ce jour et conserver en même temps sa place. En lisant quelques-uns de nos ouvrages, son esprit fut éclairé sur la nature de l'homme, et jusqu'à un certain point sur la venue du Seigneur. Dernièrement l'Esprit de Dieu le conduisit à sonder sérieusement ces vérités. Je lui donnai des traités. Bientôt, en réponse à ses prières, la vérité lui fut révélée, et après avoir été éclairé sur les rapports de la loi de Dieu avec la rédemption et le baptême, il se décida à obéir, coûte que coûte, estimant que c'était un honneur de souffrir pour le Maître. Dans ces convictions, il donna sa démission, osant à peine espérer que la compagnie refuserait de l'accepter. Mais ici la sagesse, l'amour et la puissance de Celui qui «fait bien toutes choses» se manifestèrent visiblement. La réponse arriva, l'informant que la compagnie avait décidé de continuer à l'employer, aussi longtemps qu'il le désirerait, en lui accordant une nouvelle confiance, qu'elle lui paierait le même salaire, et que le travail du samedi serait fait aux frais de la compagnie. Vraiment, chers frères, celui qui met sa confiance en Dieu ne sera pas confus. Prions qu'une bénédiction spéciale résulte de ce cas providentiel.» P. E. GROS.

SOYEZ HUMBLES.

L'ORGUEIL et la vanité amènent le tourment et les afflictions; les personnes orgueilleuses ne sont pas heureuses. Le péché produit la crainte, la crainte conduit à l'esclavage, et l'esclavage rend tous nos devoirs ennuyeux; craignez le péché, et vous serez en sûreté. Soyez fermes dans ce qui est bien, mais gardez-vous d'être obstiné dans tout ce qui est mal: la fermeté est une vertu, mais l'obstination est un péché. Souvent Dieu découvre le péché par des moyens auxquels nous n'aurions jamais songé: on peut cacher presque toutes choses plutôt que le péché. Aimez si vous voulez être aimé; servez, si vous voulez être servi; et humiliez vous si vous voulez être élevé.

DÉCOUVERTE DE LA COUTUME DE FUMER.

La première découverte de cette coutume barbare fut faite dans le mois de novembre, 1492, il y a presque quatre siècles. Deux marins envoyés par Colomb sur le rivage de Cuba pour explorer cette île, rapportèrent que les natifs portaient avec eux des brandons ardents, et faisaient sortir des bouffées de fumée de leur bouche et de leur nez. Après d'autres observations, ils déclarèrent qu'ils «avaient vu les sauvages tordre ensemble de grandes feuilles et fumer comme

des démons.» C'étaient les premiers cigares faits de feuilles de tabac roulés dans des feuilles de maïs séchées.

C'est un fait des plus étonnants et des plus inexplicables que tant d'êtres humains intelligents et civilisés, aient depuis cette époque suivi l'exemple de ces sauvages.

LE TABAC EST-IL BON POUR LES JEUNES GARÇONS?

Chacun s'accorde à dire que le tabac est mauvais pour les jeunes garçons, qu'il les empêche de grandir, déprave leur nature, et est un obstacle au développement de leur intelligence. Tel est le résultat de l'observation de toute personne intelligente, et ce fait est pleinement confirmé par de soigneuses recherches scientifiques en France, où une loi a été promulguée pour interdire l'usage de ce narcotique à tous les étudiants dans les écoles publiques. Si le tabac est nuisible pour les jeunes garçons, ne peut-on pas conclure avec raison qu'il est aussi nuisible pour les hommes?

A LA JEUNESSE.

ALEXANDRE LE GRAND.

SON ENFANCE ET SA JEUNESSE.

PAR JACOB ABBOT.

DEUXIÈME ARTICLE.

ALEXANDRE était plein d'énergie et de vivacité, mais, en même temps, comme tous ceux qui deviennent vraiment grands, il avait un esprit réfléchi et prévoyant. Il aimait les études qu'Aristote lui faisait poursuivre, bien qu'elles fussent d'une nature ardue et difficile. Il fit de grands progrès dans la métaphysique, et dans les mathématiques, et par leur moyen, son aptitude pour le calcul ainsi que son jugement fut grandement perfectionné.

Dans un âge tendre, il donna de nombreuses preuves d'une ambition précoce peu commune. Son père Philippe fit beaucoup de conquêtes dans diverses parties de la Grèce, bien qu'il ne passât pas en Asie. Lorsque les nouvelles des victoires de Philippe se répandaient en Macédoine, toute la cour était dans l'allégresse; mais Alexandre, dans ces occasions, avait l'air pensif et désappointé, et se plaignait disant que son père conquerrait le monde et ne lui laisserait rien à faire.

Une fois, quelques ambassadeurs de la cour de Perse arrivèrent en Macédoine, pendant l'absence de Philippe. Bien entendu que ces ambassadeurs virent Alexandre, et eurent l'occasion de converser avec lui. Ceux-ci s'attendaient à le voir s'émerveiller à l'ouïe des splendeurs et de la pompe de la monarchie persane. Ils lui firent une description des fameux jardins suspendus construits artificiellement d'une manière magnifique sur des arches fort élevées; et d'une vigne faite d'or, couverte de toutes sortes de pierres précieuses au lieu de fruits, laquelle ornait le trône sur lequel le roi de Perse donnait souvent audience; des splendides palais, des vastes cités des Perses; et des banquets, et des fêtes, et des jeux magnifiques qu'on y célébrait. Toutefois, à leur plus grande surprise, ils trouvèrent qu'Alexandre ne prenait aucun intérêt à ces récits merveilleux. Il détournait toujours la conversation pour s'informer de la position géographique des différentes contrées de la Perse, des diverses routes qui condui-

saient à l'intérieur de ce pays, de l'organisation des armées asiatiques, de leurs systèmes de tactique militaire, et spécialement du caractère ainsi que des habitudes d'Artaxerxès, roi de Perse. Les ambassadeurs furent très-étonnés de rencontrer chez le jeune prince de telles preuves de maturité d'esprit, de réflexion et de prévoyance. Ils ne purent s'empêcher de le comparer avec Artaxerxès. «Alexandre, disaient-ils, est grand, tandis que notre roi n'est que riche.» Le jugement que ces ambassadeurs avaient formé sur les qualités du jeune macédonien en comparaison de celles qui étaient le plus estimées en Asie, fut pleinement confirmé par la carrière subséquente d'Alexandre. Il est de fait que cette combinaison d'un esprit calme et réfléchi avec l'ardeur et l'énergie qui formaient le fond de son caractère, fut le grand secret des succès d'Alexandre. L'histoire de Bucéphale, son fameux cheval, illustre cette assertion d'une manière frappante. Cet animal était un cheval de guerre très-pétulant, qui avait été envoyé comme présent à Philippe au temps qu'Alexandre était encore un jeune garçon. On fit sortir ce cheval dans un des parcs du palais, et le roi, accompagné d'un grand nombre de courtisans, sortit pour le voir. Le cheval s'élança d'une manière furieuse, et semblait tout à fait indomptable. Personne n'osait le monter. Philippe, au lieu d'apprécier ce présent, était plutôt mécontent qu'on lui eût envoyé un animal d'une nature en apparence si vicieuse et si sauvage que personne n'osait entreprendre de le dompter. Pendant que tous les spectateurs s'accordaient universellement dans une défavorable opinion concernant ce fougueux animal, Alexandre examinait tranquillement ses mouvements, et étudiait son caractère avec attention. Il remarqua que la pétulance du cheval était due en partie à l'agitation que lui causait l'aspect inaccoutumé d'une scène si étrange et si nouvelle pour lui, et qu'il paraissait en quelque manière effrayé de sa propre ombre laquelle se dessinait très-distinctement et fortement devant lui sur le sol. En suivant diverses indications, il s'aperçut aussi que l'extrême excitation qu'éprouvait l'animal, ne venait pas d'un caractère vicieux, mais d'un excès d'une noble et généreuse ardeur, et était due au courage, au feu et à un sentiment de confiance en sa force nerveuse et musculaire.

Philippe avait conclu que ce cheval n'était bon à rien, et avait déjà donné ordre qu'on le renvoyât en Thessalie d'où il venait. Alexandre était très-affecté de la perspective de perdre un si bel animal. Il pria son père de lui permettre de le monter. Philippe refusa d'abord, pensant que c'était très-présomptueux de la part d'un adolescent de prétendre soumettre un animal si vicieux que tous les cavaliers les plus expérimentés l'avaient condamné; cependant, il y consentit enfin. Alexandre s'approcha du cheval et le saisit par la bride. Il le caressa sur le cou, le calma de la voix, montrant en même temps, par sa contenance aisée qu'il n'en était pas le moins du monde effrayé. Un cheval intelligent connaît immédiatement lorsque quelqu'un l'approche d'une manière timide ou précautionnée. Il semble considérer un tel maître avec arrogance, et se déterminer à ne pas se soumettre à lui. Tout au contraire, les chevaux semblent prendre plaisir à obéir à l'homme, quand celui qui exige l'obéissance possède ces qualités de calme et de courage que leur instinct les rend capables d'apprécier. Quoi qu'il en soit, Bucéphale fut calmé et subjugué par la présence d'Alexandre.

Il se laissa caresser. Alexandre lui fit tourner la tête de façon à l'empêcher de voir son ombre. Il ôta doucement une sorte de manteau qu'il portait et s'élança sur le dos du cheval. Alors au lieu de tâcher de le retenir, et de le calmer par de vains efforts pour l'arrêter, il lui lâcha la bride, l'animant et l'encourageant de la voix, de sorte que le cheval s'élança à travers les plaines. Le roi et les courtisans le regardaient d'abord avec crainte et appréhension, mais bientôt avec un sentiment de plaisir et de la plus haute admiration. Après que le cheval eut assez couru, il devint facile de le gouverner par la bride, et Alexandre revint avec lui sain et sauf auprès du roi. Les courtisans le comblèrent de louanges et de félicitations. Philippe le loua dignement en lui disant qu'il méritait de régner sur un plus grand royaume que la Macédoine. Le jugement d'Alexandre sur la véritable valeur du cheval fut justifiée: il devint docile et traitable, et montra toujours à son maître une soumission absolue. Il s'agenouillait sur ses jambes de devant à l'ordre d'Alexandre afin de donner plus de facilité à le monter. Alexandre le garda longtemps comme son coursier favori pour la guerre. Les historiens de ce temps ont rapporté beaucoup d'anecdotes sur sa sagacité et sa valeur dans les combats. Quand il était enharnaché et équipé pour les camps, il semblait animé d'un sentiment d'orgueil et de plaisir, et dans ces occasions, il ne se laissait monter par personne que par Alexandre.

On ne sait pas d'une manière certaine ce qu'il devint ensuite. Il existe deux récits sur sa mort. Les uns disent que dans une action, Alexandre fut emporté trop avant au milieu des ennemis sur le champ de bataille, et qu'après avoir quelque temps lutté en désespéré, il fut sauvé par Bucéphale qui fit les plus grands efforts pour le sortir de la mêlée; que le cheval avait reçu de nombreuses blessures, et que quoique ses forces fussent presque à bout, il continua sa course jusqu'à ce qu'il eût amené son maître à une place de sûreté, et qu'alors il tomba et expira. Toutefois il se peut qu'il ne mourut pas réellement alors mais qu'il guérit lentement; car quelques historiens rapportent qu'il vécut jusqu'à trente ans, bel âge pour un cheval. Alexandre lui fit faire des funérailles avec une grande pompe, et fit bâtir une petite ville sur la place en l'honneur de sa mémoire. Le nom de cette ville était Bucéphale.

LE NOM DU BON SAMARITAIN.

Pour un grand nombre de personnes, le plaisir d'avoir accompli un acte de générosité est une récompense suffisante. Cela est très-bien. Aussi longtemps qu'il sera vrai qu'il est plus heureux de donner que de recevoir, il ne manquera pas d'actes de bonté et de générosité. Et où cela se réalisera, les actes de bonté seront multipliés abondamment. Tout ce que nous faisons pour entretenir l'esprit qui tend vers ce but est une bonne œuvre.

Oberlin, le philanthrope bien connu de Steinthal, lorsqu'il se préparait pour le ministère, revenait un jour de Strasbourg. C'était en hiver. La terre était couverte d'une épaisse couche de neige, et les chemins étaient presque impraticables. Il avait fait environ la moitié du chemin parmi les montagnes, mais il était si épuisé qu'il ne pouvait plus avancer. Il gela rapidement. Enfin le sommeil le saisit et il ne lui fut plus possible d'y résister. Toute force l'abandonna. Il se recommanda à

Dieu, et se laissa aller au sommeil qu'il savait très-bien être le sommeil de la mort.

Il ignorait combien de temps il était resté là endormi, mais soudain, il sentit que quelqu'un le réveillait. Un voiturier se trouvait devant lui, vêtu d'une blouse bleue, et sa voiture à une petite distance. Il lui donna un peu de vin et de nourriture, et la vie lui revint. Ensuite cet homme lui aida à monter sur la voiture, et l'amena au village voisin. Au moment de le quitter, Oberlin se confondit en remerciements, et offrit de l'argent à son bienfaiteur, mais ce dernier le refusa.

—Ce n'est que notre devoir de nous aider les uns les autres, dit-il, et c'est presque une insulte d'offrir une récompense pour un tel service.

—Alors, répondit Oberlin, dites-moi au moins votre nom, afin que je puisse me souvenir de vous devant Dieu avec reconnaissance.

—Je vois, dit le voiturier, que vous êtes un ministre de l'Évangile; je vous en prie, dites-moi le nom du bon Samaritain.

—Je ne le puis pas, répondit Oberlin, car son nom n'est pas mentionné.

—Alors, reprit le voiturier, jusqu'à ce que vous puissiez me dire son nom, permettez-moi de ne pas dire le mien.

Et il s'éloigna rapidement. Oberlin ne le revit jamais.

N'est-ce pas un des plus grands charmes de l'histoire du bon Samaritain qu'il ne soit donné aucun nom, rien qui puisse nous faire connaître celui qui a accompli cette action généreuse, excepté l'esprit de désintéressement qui l'a inspirée?

Si vous êtes poussé à accomplir quelque acte de bonté qui ne sera connu de personne, ne vous laissez pas arrêter à cause de cela, mais demandez-vous quel était le nom du bon Samaritain.

École du Sabbat.

QUESTIONS BIBLIQUES POUR ÉCOLES ET FAMILLES.

LEÇON III.

LA PRIÈRE DE DANIEL POUR LA DÉLIVRANCE DE SON PEUPLE DES SOIXANTE-DIX ANS DE CAPTIVITÉ.

1. QUELS SONT les sujets principaux contenus dans le chapitre neuf de Daniel?
2. Combien y a-t-il de versets qui traitent du sujet de la prière de Daniel?
3. Combien y en a-t-il qui traitent de la seconde visite de Gabriel à Daniel?
4. Quand Daniel fit-il la confession remarquable et la prière qui sont mentionnées dans ce chapitre? Dan. 9 : 1.
5. Quelle était la première année de Darius? Rép. l'an 538 av. J.-C.
6. Qu'est-ce qui porta Daniel à faire une si ardente pétition dans ce temps spécial? Verset 2.
7. Jérusalem était-elle alors en désolation? 2 Chron. 36 : 19.
8. Où était le peuple choisi de Dieu pendant que Jérusalem était ainsi désolée? Rép. Le peuple Dieu était en captivité à Babylone. Voyez 2 Chron. 36 : 20.
9. Pourquoi ce sévère châtement leur avait-il été infligé? 2 Chron. 36 : 14, 15, 16; Dan. 9 : 11.
10. Quelles prédictions avaient été faites concernant ce châtement? Jér. 25 : 11.
11. Quelles confessions Daniel fit-il concernant les péchés de son peuple? Dan. 9 : 5, 6.

12. Quelle supplication fit-il à l'Éternel dans le verset seize?

13. Quelle supplication trouvons-nous au verset dix-sept?

14. Et au verset dix-neuf?

15. Quelle promesse Daniel semble-t-il supplier le Seigneur d'accomplir et de ne point tarder? Jér. 29 : 10.

16. Quand commença cette période de soixante-dix ans? Rép. 606 ans av. J.-C.

17. Quand se termina-t-elle? Rép. L'an 536 av. J.-C.

19. Dieu accomplit-il sa promesse au temps désigné? Voyez Esdras 1.

18. Combien de personnes montèrent à Jérusalem sous la proclamation de Cyrus? Rép. Environ cinquante mille. Voyez Esdras 2 : 64, 65.

20. La prière de Daniel fut-elle donc exaucée?

21. Quand fut-elle exaucée? Rép. Probablement deux ans après avoir été faite.

LEÇON IV.

LA SECONDE VISITE DE GABRIEL À DANIEL.

1. Qui vint vers Daniel pendant qu'il priait? Récitez Dan. 9 : 21.
2. Quand Daniel avait-il vu Gabriel auparavant? Même verset.
3. Dans quelle vision Daniel avait-il vu Gabriel? Dan. 8 : 16, 17.
4. Dans quel but Gabriel fut-il envoyé vers Daniel à ce temps-là? Voyez Dan. 8 : 16.
5. Fit-il alors *comprendre* à Daniel toute la vision? Voyez Dan. 8 : 27.
6. Lors de sa seconde visite, pour quelle raison dit-il être venu? Dan. 9 : 22.
7. Après que Gabriel eut annoncé à Daniel le but de sa seconde visite (savoir pour lui apprendre une chose digne d'être entendue, pour lui *faire comprendre la vision*, ainsi qu'il en avait reçu le commandement, chap. 8 : 16) que lui dit-il de faire? Dan. 9 : 23.
8. Quels étaient les points principaux présentés dans la vision du chapitre huit? Rép. (1) Le second grand empire universel, représenté par le symbole d'un bœuf. (2) Le troisième empire universel représenté par le bouc. (3) Le quatrième empire universel, représenté par la petite corne. (4) La grande période prophétique, représentée par les 2300 jours.
9. Lequel de ces points avait été expliqué à Daniel «dans la vision au commencement»? 10. Que fit Gabriel, après que Daniel eut *considéré la vision*, et compris la partie de cette vision qui lui avait été expliquée? Rép. Il interpréta la partie de cette vision qui n'avait pas été expliquée lors de sa première visite.
11. Quel point de la vision restait à expliquer? Rép. Le quatrième; les 2300 jours.
12. A quoi se rapportait ce point-là? Rép. Au temps.
13. De quoi l'ange parla-t-il d'abord lorsqu'il reprit l'explication pour la continuer? Il parla du temps. Voyez le verset 24.
14. Alors commença-t-il l'œuvre précisément où il la quitta au chapitre huit?

LEÇON V.

LES SOIXANTE-DIX SEMAINES.

1. Quelles furent les premières paroles de Gabriel concernant les 2300 jours? Rép. «Il y a soixante et dix semaines déterminées sur ton peuple et sur ta ville sainte.» Dan. 9 : 24.

2. Quelle est la signification littérale du mot qui est rendu par déterminées, dans ce passage? Rép. *Retranchées*. Voyez le Dictionnaire hébraïque de Gésenius, et la concordance hébraïque.

3. Si soixante-dix semaines qui font 490 jours, étaient retranchées des 2300 jours, combien de jours resterait-il?

4. Fut-il mentionné dans la vision au commencement une autre période excepté les 2300 jours, de laquelle les soixante-dix semaines auraient pu être retranchées? (Aucune autre période n'y est mentionnée, et des semaines de temps ne pouvaient être retranchées d'aucune autre chose que d'une période de temps.)

5. Qu'est-ce qui devait être accompli pendant les premières soixante-dix semaines, des 2300 jours? Verset 24.

6. Que comprenons-nous que doivent signifier ces paroles, «pour compléter la rébellion»? Trad. de Lausanne. Rép. Elles signifient que le peuple juif devait combler la mesure de leur iniquité en rejetant et en crucifiant leur Messie, et qu'il ne devait plus être son peuple ou son armée. Lisez Matth. 21 : 38-43; 23 : 32-38; 27 : 25.

7. Quel est le sens de ces paroles : «Consumer le péché» que nous trouvons dans ce verset? Rép. Elles signifient, mettre fin aux sacrifices pour le péché, qui ont été abolis à la mort de Christ. Voyez le verset 27 (Il fera cesser le sacrifice et l'oblation); lisez aussi Hébr. 9 : 10.

8. De quelle manière la propitiation pour l'iniquité fut-elle faite? Rép. Par le sang de Christ.

9. Quelle était «la justice des siècles» qui devait être amenée? Rép. Celle de Jésus-Christ.

10. De quelle manière la vision et la prophétie furent-elles accomplies? Rép. Dans le sens d'«établir.» Pendant les soixante-dix semaines, une partie de la vision fut exactement accomplie, et cela établit et rend sûr l'accomplissement de la vision entière.

11. Que signifie «oindre le Saint des saints»? Rép. Oindre le lieu très-saint dans le Sanctuaire céleste.—Voyez le commentaire de Clarke.

LEÇON VI.

DATE DES SOIXANTE-DIX SEMAINES ET DES 2300 JOURS.

1. De quel événement les premières soixante-dix semaines des 2300 jours datent-elles? Rép. Elles datent de la sortie de la parole portant qu'on s'en retourne et qu'on rebâtit Jérusalem. Dan. 9 : 25.

2. Où ce commandement se trouve-t-il? Esd. 7 : 12-26.

3. Quand ce commandement fut-il donné? Rép. Dans la septième année d'Artaxerxès qui était l'an 457 av. J.-C.

4. Combien devait-il s'écouler de temps depuis la sortie de ce commandement jusqu'au «Christ, le Conducteur»? Verset 25.

5. Combien de ces soixante-neuf semaines devaient être consacrées à la restauration et à la reconstruction de Jérusalem? Même verset.

6. Quand cette œuvre commença-t-elle? Rép. Dans l'automne de l'an 457 av. J.-C.

7. Par qui fut-elle dirigée? Rép. Par Esdras et Néhémie.

8. Quand fut-elle achevée? Rép. Dans la quinzième année du règne de Darius Nothus, qui était l'an 408 av. J.-C., précisément 49 ans après qu'Esdras l'eût commencée.

9. Qu'est-ce que l'accomplissement de cette partie de la prophétie indique que chaque jour des sept semaines prophétiques représente? Rép. Une année littérale.

10. Alors combien les soixante-deux semaines qui restent jusqu'à Christ doivent-elles représenter d'années?

11. Or, si vous ajoutez ces 434 ans, représentés, par les soixante-deux semaines, aux 49 ans représentés par les sept semaines, combien cela fera-t-il d'années?

12. Ensuite si vous comptez 483 ans depuis l'automne de l'an 457 av. J.-C., c'est-à-dire à l'époque où l'œuvre de la restauration de Jérusalem fut commencée, à quelle année cela vous amènera-t-il? Rép. A l'automne de l'an 27 ap. J.-C.

13. Mais 457 ans av. J.-C. ajoutés à 27 ans ap. J.-C. semblent faire 484 ans au lieu de 483; comment expliquez-vous cela? Rép. A l'automne de l'an 457 av. J.-C., une partie de cette 457^{me} année était écoulée, de sorte qu'il ne restait avant J.C. que 456 années entières et une partie de l'année 457; et dans l'automne de l'an 27, il s'était écoulé depuis Christ, seulement 26 années entières et une partie de la 27^{me}. Or, les 456 années entières av. J.-C. et les 26 années entières ap. J.-C. ajoutées, font 482 ans, et la dernière partie de l'année 457 av. J.-C. depuis l'automne jusqu'à la fin de l'année, ajoutée à la première partie de l'année 27 ap. J.-C. depuis le commencement de cette année-là jusqu'à l'automne, fait précisément une autre année entière, qui, ajoutée à 482, fait 483. Donc, les 69 semaines, ou 483 ans qui devaient se terminer à la venue du Messie vont jusqu'à l'automne de l'an 27 ap. J.-C.

14. Quel événement signala la fin des 69 semaines? Rép. Le baptême du Sauveur.

15. Quand le baptême du Sauveur eut-il lieu? Rép. Dans l'automne de l'an 27. Voyez la Chronologie du Dr Hale.

16. Quelle déclaration fit le Sauveur lorsqu'il alla prêcher immédiatement après son baptême? Marc 1 : 45.

17. Quel temps était accompli? Rép. Les soixante-neuf semaines prophétiques qui s'étendaient jusqu'au commencement du ministère public de Christ.

18. Mais comment le baptême de Christ aurait-il pu avoir lieu l'an 27, puisqu'il est dit qu'il avait environ trente ans lors de son baptême? Luc 3 : 23. Rép. Parce que l'ère chrétienne, appelée Anno Domini (An. du Seigneur), commença lorsque Christ avait environ quatre ans. G. H. BELL.

Nouvelles Diverses.

—Le télégraphe a été inventé par Morse en 1832.

—On a commencé à faire du papier de linge en 1302.

—On a commencé à se servir de vitres pour les fenêtres en 1180.

—On parle de construire un tunnel sous le fleuve St-Laurent à Montréal.

Le 4 juillet 1880 était le 104^{me} anniversaire de la déclaration de l'Indépendance des États-Unis.

—On dit que cela coûte autant pour faire produire un hectare de tabac que huit hectares de blé. Hontoux dégat.

—La Chambre des Députés en France a voté 9,000,000 de francs pour construire un chemin de fer dans le désert du Sahara.

—Le ministre de l'Intérieur et des Cultes en France a reçu une lettre des Jésuites le menaçant d'assassinat «au nom du Sacré Cœur.»

—Un certain nombre de Jésuites français ont abordé à Québec. On dit qu'ils ne sont que l'avant-garde d'une armée de religieux de cet ordre qui vont chercher un refuge au Canada.

—Un tremblement de terre très-violent a été ressenti à Smyrne le 29 juillet. Il a ébranlé la ville, ses environs et toute la province. Bien des maisons se sont écroulées. Il y a beaucoup de victimes.

—En 1870 la population de New-York, États-Unis, était de 942,292 h.; le dernier recensement pour 1880 donnait un chiffre de 1,209,561 h. Depuis 1870 la population de cette ville s'est donc accrue de 267,269 h.

—ROME sous les papes ne possédait point d'écoles; maintenant elle dépense un million de francs par an, pour l'entretien des écoles établies depuis que cette ville a été affranchie de la domination des pontifes romains.

—En 1870 la population de la ville de Washington, capitale des États-Unis, était de 109,199 h. Le dernier recensement pour 1880 donnait un chiffre de 160,000 h. Depuis 1870 la population de cette ville s'est donc accrue de 50,801 h.

—Un triste accident a eu lieu dimanche 25 juillet sur le lac de Bièvre, canton de Berne, Suisse. Un Yacht à vapeur, le «Neptune», surpris par un violent orage a sombré, engloutissant avec lui presque tous ses passagers; 14 personnes ont péri.

—L'ISLANDE a cinq journaux dont les rédacteurs peuvent lire l'anglais, l'allemand et le français, et ces langues sont connues des classes instruites en général. On dit qu'en proportion de sa population, aucune autre contrée ne lit autant de livres que l'Islande.

—On dit que dans quelques portions de l'Etat de Nevada aux États-Unis, les fermiers sont tout à fait alarmés des ravages causés par les sauterelles. Ce fléau a déjà fait un dommage considérable au grain en épi et la chaleur engendre ces insectes par millions.

—RÉCEMMENT un fait curieux a été accompli par le vent à Omaha, Nebraska, États-Unis. Les lacs Florence et Willow, situés au nord de la ville ont été presque mis à sec par la violence du vent. Dans les environs de ces lacs, la terre est couverte de poissons morts qui ont été emportés avec l'eau.

—On dit (et si c'est vrai il vaut la peine de le savoir) qu'une cuillerée de salpêtre grossièrement pulvérisé et dissout dans un seau d'eau est un mélange excellent pour tuer les vers des pommes de terre et des courges, aussi bien que les autres insectes. Il n'y a rien de mieux pour détruire les insectes qui s'attachent en si grand nombre au rosier. Versez-en environ un demi-litre au pied de la plante de courge où les racines sont attaquées.

—UNE effrayante explosion de gaz a récemment eu lieu à Londres. Un ouvrier appliquait la flamme d'une lampe à un tuyau à gaz pour y chercher une issue par laquelle s'échappait le fluide, lorsqu'une série d'explosions épouvantables se succédèrent presque simultanément, commençant à un bout de Charlotte Street et suivant comme une mine le long de cette rue et sous plusieurs autres encore. Il y a eu six explosions distinctes dans différents endroits, formant chacune une profonde excavation de sept à neuf mètres de long. Toutes les fenêtres sur la ligne de l'explosion ont été démolies; 400 maisons ont été endommagées et une a été détruite; plusieurs ont de larges fentes qui les rendent inhabitables. Deux personnes ont été tuées, deux ont été fatalement blessées, et plus de trente ont été plus ou moins gravement atteintes.

Un terrible accident est arrivé le 28 juin, près de la ville de New-York. Le Seawanhaka, beau navire, chargé de 300 passagers environ, prit feu soudainement. La scène était effrayante; le vaisseau présentait l'aspect d'une fournaise embrasée. Le capitaine ne pouvait aborder ni à droite ni à gauche du détroit de long Island, car il savait que précisément à cet endroit les bords du détroit étaient semés de récifs; mais il y avait à 800 mètres de là une île presque couverte d'eau. L'héroïque capitaine se tint au gouvernail malgré le feu, pour diriger le vaisseau vers cette île, où bien des personnes purent se sauver. Deux vaisseaux et plusieurs barques passant près du lieu de l'accident rendirent de grands services en recueillant un bon nombre de passagers. L'un des plus héroïques sauveurs, Mr Bush, réussit à en délivrer un grand nombre, et n'abandonna son poste que lorsque le feu lui eut ôté l'usage de ses mains. On dit que 30 à 40 personnes ont péri.

GOOD HEALTH.—C'est le meilleur journal que nous connaissions sur le sujet de la santé. Nous serons bien aises d'envoyer gratuitement quelques numéros de ce journal, comme spécimen à ceux de nos amis qui peuvent lire l'anglais. Si quelqu'un désire s'y abonner, ils peuvent le faire par nous; nous transmettrons leurs abonnements. C'est un journal mensuel de 32 pages avec couverture; le prix d'un abonnement est de fr. 5. par an.

LES SIGNES DES TEMPS

BALE (SUISSE), AOUT 1880.

SOMMAIRE.

POÉSIE.—„Ils ont aboli ta Loi.“	17
ARTICLES VARIÉS.—Comment le Concile du Vatican établit l'Infaillibilité du Pape	17
La Samaritaine	18
Gardez-vous du Découragement	19
Le Second Avènement	20
Je Voudrais ne jamais l'avoir Entendu	20
Les Jésuites Exp., les Condamnés amnist.	20
Les Prières de notre Sauveur	21
Un bon Exemple	21
Le Jour de l'Éternel	21
Un cas intéressant	29
Soyez Humbles	29
Découverte de la Coutume de Fumer	29
Le Tabac est-il bon pour les Enfants?	29
Rapports Missionnaires	32
La Cause en Angleterre	32
Rapport Missionnaire de Bâle (Juillet)	32
PAROLES D'AVERTISSEMENT.—Notre Jeune Pasteur	22
„Frappez à la Cause réelle, Docteur.“	23
Quand?	23
ARTICLES DES RÉDACTEURS.—Réponse à un Instituteur	24
Pensées Critiques et Pratiques sur l'Apoca- lypse.—Explication du Chapitre 13:1-10	25
Réponse à un Ami	26
Les Dîmes et les Offrandes	27
A LA JEUNESSE.—Alexandre le Grand	29
Le nom du bon Samaritain	30
ÉCOLE DU SABBAT	30
NOUVELLES DIVERSES	31

ON peut nous envoyer le montant des abonnements par un mandat de poste à l'adresse de *Mr J. N. Andrews, Bureau des SIGNES DES TEMPS, Bâle, Suisse*. Nos lecteurs de la Suisse, peuvent aussi, s'ils le préfèrent, nous envoyer des timbres poste au lieu d'un mandat.

LES DÎMES ET LES OFFRANDES.—Ne manquez pas de lire la série de ces articles. Ils traitent de sujets importants, mais grandement négligés, relativement à la partie de notre revenu qui doit être consacrée à la cause de Dieu.

RAPPORTS MISSIONNAIRES.

TRAMELAN.

SIGNES DES TEMPS distribués	15
„Stimme der Wahrheit“	28
Pages de traités	1,675
Visites missionnaires	8
Lettres écrites	4

LOCLE.

Pages de traités distribués	6,195
Journaux expédiés	112
Lettres imprimées	8
“ “ écrites	3
“ “ reçues	2
Visites missionnaires	8

COURTELARY.

Pages de traités distribués	8,844
Numéros du journal	626
Lettres imprimées envoyées	118
“ reçues	58
Abonnements aux SIGNES	17

LA CAUSE EN ANGLETERRE.

DEPUIS mon dernier rapport, deux autres personnes à Southampton se sont jointes à nous. Elles seront baptisées Sabbat prochain, Dieu voulant. Par la lecture de nos publications, une nouvelle âme a été réunie à l'assemblée de Taunton, et par le moyen des travaux missionnaires, une autre personne s'est jointe à la famille de frère Judd dans le Comté de Lancashire pour observer le Sabbat.

Les chiffres qui suivent donneront une idée d'une branche de notre œuvre pendant le trimestre qui s'est terminé le 1^{er} juillet:

Nombre de familles visitées	2,651
“ “ lettres écrites	421
“ “ reçues	176
“ “ nouveaux abonnés	18
“ “ vaisseaux visités	157

Traités et livres prêtés	42,420 pages
“ “ donnés	21,472 “
“ “ vendus par des membres de notre Société Miss.	20,333 “
Total,	84,225 “

Journaux envoyés par la poste	1,834
“ distribués	2,931
Total,	4,765

Livres vendus par des membres de la Société Missionnaire	Fr. 177,60
Dons reçus pour notre Soc. Miss.	“ 15,00
Total,	Fr. 192,60

Nous jouissons maintenant de la société de frère Andrews qui fait tout ce qu'il peut, autant que sa santé le lui permet, pour aider dans l'œuvre dans la Grande-Bretagne. Nous tenons une réunion sous la tente à Romsey à huit milles de Southampton. Le public manifeste de l'intérêt et nous espérons qu'il y aura du succès.

J. N. LOUGHBOROUGH.

RAPPORT MISSIONNAIRE DE BALE
POUR LE MOIS DE JUILLET.

LES SIGNES DES TEMPS expédiés	6464
Lettres imprimées	3477
Lettres missionnaires écrites	25
Lettres missionnaires reçues	57
Pages de traités distribués	854
„Stimme der Wahrheit“ distribués	401
Abonnement au „Good Health“	1
Abonnements aux SIGNES	20

Nous pensons que nos amis liront avec intérêt quelques extraits de lettres que nous avons reçues pendant ce mois.

Un monsieur écrit de la France:

„J'ai reçu les quatre numéros spécimen des SIGNES DES TEMPS, je les ai lus avec le plus grand intérêt, et je viens aujourd'hui prendre un abonnement pour m'en assurer la lecture. On se sent véritablement rafraîchi au milieu des événements qui se succèdent ou se préparent en entendant une voix amie vous dire: Ce sont les signes de la fin, et on est heureux d'avoir trouvé un guide compétent qui vous en fasse saisir les rapports.“

Ce monsieur nous donne en outre l'adresse d'un de ses amis qui s'intéresse beaucoup au journal et qui aimerait le recevoir. Il nous demande aussi quelques numéros spécimen du *Good Health*.

Un autre monsieur de la France écrit:

„Je vous remercie beaucoup de la bonté que vous avez eue de m'envoyer quatre numéros de votre excellent journal LES SIGNES DES TEMPS. Je suis très-heureux de le lire, car il est tout à fait selon mes croyances et mes convictions. Je serai très-reconnaissant si vous voulez continuer à me l'envoyer. Je le ferai lire autant qu'il me sera possible, afin que d'autres âmes puissent aussi profiter de votre bonne œuvre.“

Un pasteur de la France qui a reçu quelques numéros de notre journal désire se procurer le volume relié des quatre années précédentes. Il parle très-bien de notre journal. Il nous donne aussi l'adresse d'un de ses amis qui lit LES SIGNES avec beaucoup d'intérêt.

Une dame de la France écrit:

„Je viens vous remercier de ce que vous avez eu la bonté de m'envoyer votre excellent journal. Je l'ai lu avec le plus grand intérêt, et chaque fois j'ai été encouragée par cette lecture. Je vous serais très-reconnaissante si vous voulez bien continuer à me l'envoyer. Le dernier numéro m'a particulièrement intéressée. Puisse le Seigneur vous bénir et vous encourager dans votre œuvre.“

Une autre dame de la Suisse écrit:

„Veuillez pardonner si j'ai tant tardé à vous

accuser réception de l'envoi de votre précieux journal que je lis avec plaisir et que j'aimerais continuer à recevoir. Je l'ai fait passer à plusieurs personnes qui le lisent avec intérêt. L'article sur „L'esprit Missionnaire“ m'a fait beaucoup de bien et celui qui est intitulé „La Conversion“ pas moins. En effet c'est un excellent journal qui fera beaucoup de bien. Votre but est, je crois, essentiellement de ramener les âmes à la sanctification du jour du Sabbat oublié et mis entièrement de côté jusqu'ici. Que Dieu dans sa bonté nous éclaire et nous donne d'être fidèles jusqu'à la fin. . . . Veuillez aussi m'envoyer un numéro du journal intitulé „Good Health.“

Une autre dame de la Suisse nous écrit:

„Je vous prie de me faire parvenir le journal intitulé LES SIGNES DES TEMPS que j'aime beaucoup et qui me fait du bien. C'est avec plaisir que je médite ses lignes.“

Une personne de la Suisse écrit:

„C'est avec plaisir que je reçois votre journal LES SIGNES DES TEMPS. J'aime beaucoup à le lire; il devient de plus en plus intéressant et donne de précieux éclaircissements concernant les choses de la vie à venir. Que Dieu soit avec vous et vous aide dans votre œuvre.“

Voici une partie de la lettre d'une autre personne de la Suisse:

„Pardonnez-moi d'avoir tant tardé de vous remercier pour l'envoi de votre excellent journal. Je le lis avec intérêt et j'éprouve du bien de cette lecture. Je crois que vous avez raison, et qu'il faut garder le septième jour, et non le premier jour de la semaine, et je me suis souvent demandé pourquoi on a fait ce changement, quoique du temps de Jésus, il n'en était nullement question. Je me rappelle, étant toute petite fille, d'avoir demandé la raison à ma maîtresse d'école qui m'a répondu que c'était pour distinguer les chrétiens des Juifs; il paraît que la bonne dame ne connaissait pas non plus la véritable cause, et c'est seulement votre dernier numéro qui m'a appris que c'est l'empereur Constantin, qui, par haine pour les Juifs, a fait ce changement. Votre journal m'a déjà tant appris de vérités que je ne connaissais pas et pour lesquelles je vous remercie bien sincèrement, et je vous prie de me faire savoir s'il y a ici une société d'adventistes.“

„Je serais très-heureuse de continuer à recevoir le journal et je vous prie de m'envoyer aussi un numéro du „Good Health.“

Nous pourrions encore citer d'autres extraits mais la place nous manque. Nous sommes encouragés dans notre œuvre en voyant tant de personnes examiner la vérité, et chercher à obéir à Dieu. Dieu forme un peuple qui lui soit consacré, zélé pour les bonnes œuvres, et qui se prépare pour le prochain avènement de son Fils. Le temps est court. Jésus viendra bientôt pour prendre à lui les siens. Puissions-nous être au nombre de ceux qui auront été fidèles, et qui attendront le Seigneur avec joie.

ERRATA.—Dans notre numéro de juillet, à la page 11, 3^e colonne, 20^e ligne, au lieu de «la mort d'Enos,» il faut lire, «la mort de Caïnan,» ou Kénan.

LES FRAIS DE NOTRE ŒUVRE.—Nous envoyons gratuitement chaque mois de quatre à cinq mille exemplaires des SIGNES, en plus de ce que nous envoyons à nos abonnés. Nous faisons cela parce que nous sommes profondément pénétrés de l'importance des sujets présentés dans notre journal. Les frais pour la préparation des matières, la composition, l'impression, le papier blanc, la préparation des exemplaires pour la poste, et enfin les frais de poste eux-mêmes sont très-considérables. Peut-être quelques-uns de nos amis regarderont-ils comme un privilège de nous aider dans cette œuvre. Nous avons reçu des lettres de beaucoup de personnes nous exprimant leur reconnaissance pour les exemplaires de notre journal qu'elles avaient reçus, et pour l'instruction qu'elles en ont retirée. Nous désirons donc continuer cette œuvre. Nous offrons à tous ceux qui s'y intéressent, le privilège de prendre part à la dépense.